



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 146

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

**Dimanche 31 décembre 2023 ; 15:35:57
Bomber time**

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

Pierre "PERCHÉ"

POLICE ON TV

OLIF (Toxic Waste)

VINCENT (Mass Prod)

ZERIC (Trauma Social)

DEREKK (Bitume)

STEPHANE (Lollipop)

Jowe HEAD

Philippe TERRAL (Scrotum)

REVEREND BEAT-MAN

Les REVOLVERS

K-SOS

Les VILAINS CLOWNS

RIP :

Shane McGOWAN

Claude VILLERS

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

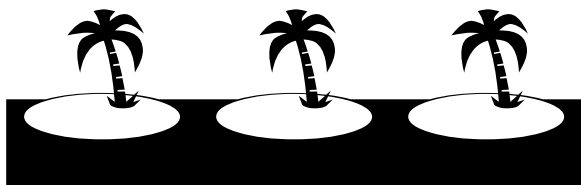
Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

The GEE STRINGS : Speed soul racer (CD, Dangerhouse skylab/ Ghost Highway Recordings/Wanda Records/Adrenalin Fix Music/ KOTJ Records/Stryckhnhine Records)

Le punk-rock, surtout tendance 77, est un vrai tyran. Une fois tombé sous sa coupe, on n'a même plus envie de recouvrer sa liberté, on se laisse mollement bercer par ses rythmes lysergiques et ses mélodies assassines. Du moins est-ce l'effet que me fait le moindre disque des Gee Strings. A fortiori celui-ci, qui arrive quand même sept ans après son prédécesseur, "I'm so gee", je ne vous raconte pas dans quel état addictif j'étais pendant tout ce temps, pire que lors de mes premiers émois juvéniles. Un temps mis à profit par Ingi et Bernadette, les deux inamovibles piliers du groupe, pour s'acoquiner avec une nouvelle section rythmique - ils en font grosse consommation, pratiquement une différente à chaque disque. Les petits nouveaux, sur ce disque du moins, se nomment Mike et Viktor. Au programme de ce nouvel album, 8 titres, seulement pourrait-on dire, mais la qualité compense largement la quantité. Pas plus de vingt minutes une fois le moteur démarré, malgré une clé de contact un peu poussive, autant dire que les Gee Strings ne sont pas là pour perdre un temps précieux à retirer jupon sur jupon pour affrioler l'auditeur. Ils sont déjà en slip et culotte quand ils déboulent dans votre salon, ce qui a au moins le mérite d'annoncer la couleur incandescente d'un disque qui, de fait, n'a aucune intention d'appeler les pompiers une fois déclenché l'incendie. "Creature", "Fire", "Blast off", c'est au morceau qui cognera le plus fort, "On the run" (et son harmonica en fusion), "Speed soul racer", c'est à celui qui filera le plus vite. Décidément, les Gee Strings ne font pas leurs trente ans de bons et loyaux services punk. A côté de leurs six originaux, ils nous tartinent également deux reprises élégamment choisies. "Pop gun" est signé Mary Monday & the Bitches, du pur punk 77 puisque c'est l'année de sortie originale de ce morceau sur l'unique single du groupe emmené par une ex strip-teaseuse, la Mary en question, décédée en 1988. Quant à "Rock'n'Rolls", il s'agit d'une reprise du groupe français Soda Fraise circa 1980, face B de l'unique single (décidément) de ce groupe, assemblé comme un boys band pour surfer sur le succès de "Ca plane pour moi" de Plastic Bertrand - les Gee Strings ont aussi repris celui-là sur la version vinyl de l'album "A bunch of bugs" en 2006 - qui, telle la proverbiale cigale, n'aura chanté qu'un été, ou presque. Notons que les Gee Strings reprennent "Rock'n'Rolls" dans sa langue d'origine et pratiquement sans accent, Ingi étalant ainsi ses talents de polyglotte. Une excellente occasion de ressortir vos Converse et vos t-shirts rayés.

SUICIDE PUPPETS : Beyond the veil (CD, M&O Music)

Dans la grande tradition du métal horifique, il est indéniable que les Américains de Suicide Puppets ont su se tailler une place à leur démesure à grands coups de tronçonneuse, de hache de combat ou de crosse de hockey. Le quintet de Harrisburg, Pennsylvanie, existe depuis 2007, plus vraiment des apprentis donc, et a déjà sorti deux albums (curieusement tous deux en 2018) et six EP et singles. "Beyond the veil" est le septième de ces formats "réduits", par le nombre de titres le composant s'entend, éventuellement par la taille de la tête de leurs ennemis, à la Jivaros, mais certainement pas par la démesure de leur musique, un métal sombre et plombé, façon artillerie lourde dans un ciel d'orage. Une musique qui, sur ce disque, est même renforcée par des nappes de claviers soulignant une tempête de mauvais augure. Des claviers programmés par Nick Coyle - guitariste et clavier du groupe nu metal alternatif Cold de 2017 jusqu'en février 2023 - qui n'ont cependant rien de black (sous-entendu métal), trop industriels (de faux airs Rammstein sur "Everyday" par exemple) et menaçants pour montrer de quelconques tendances progressives. Des claviers que les Suicide Puppets n'utilisent qu'en studio, pas en concert, histoire de bien montrer qu'il savent faire la part des choses et clairement séparer deux manières d'arranger leur musique. Sans le visuel de la scène, il fallait bien trouver un palliatif, les claviers sont donc parfaits pour décrire ces ambiances gothiques sans lesquelles l'horreur ne serait que du grand-guignol. Noël approche, si vous avez une petite sœur suicidaire, offrez lui ces poupées qui devraient lui procurer plus de plaisir malsain qu'une banale "Monster High".

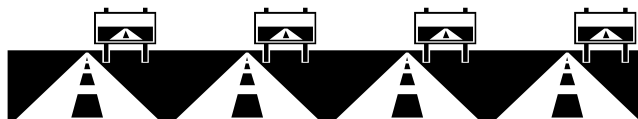


SEITANS : Vegan nights (CD, Monster Zero - www.monsterzerorecords.com)

Des nuits vegan en Italie ? Avec la charcutaille produite localement ? Ça ne doit pas être facile tous les jours. L'avantage, à Gênes, ville d'origine des Seitans, c'est qu'il y a toujours moyen de prendre la mer pour échapper aux persécuteurs. Même si, à un moment ou à un autre, il faut toujours revenir à terre. Mais bon, là n'est pas le propos. "Vegan nights" est le premier album des Seitans, mais de justesse. En fait, la plupart des membres du groupe sont issus des Furies et la plupart des chansons du disque ont été écrites du temps des Furies qui auraient dû en faire bon usage s'ils n'avaient pas splitté prématurément. Vegan ou pas, ça n'est pas bien de gâcher, du coup, à peine les Seitans formés, le répertoire du groupe avait déjà une base sérieuse avec ces chansons inutilisées. Facile. Restait à compléter cette arcaïe plus si secrète avec quelques nouveautés. La composition ne semblant pas vraiment être un pensum pour les ragazzi, ça ne leur a pas pris non plus trop de temps. Surtout dans le style punk'n'roll propre au groupe, comme déjà du temps des Furies. Je pense pouvoir dire sans trop m'avancer que les ruffians aiment certainement qu'un plan se déroule sans accroc. Et pour dérouler, "Vegan nights" débobine salement de la note punky sans artifice, du riff enjoué et rigolard, de la mélodie débridée et pétaradante. Ce dont vous vous doutiez sûrement rien qu'en prenant connaissance du label sur lequel sort cet album, Monster Zero, ce qu'on fait de plus proche du fan hardcore des Ramones depuis une paire de décennies. Quand, en plus, on apprend que la plupart des membres des Seitans sont aussi aux commandes du label Wynona Records qui, lui non plus, ne rechigne guère à entretenir la flamme faussement fratricide des quatre loubards de Forest Hills, on se dit qu'il y avait quand même peu de chances de se retrouver avec une sous-merde à se glisser dans les esgourdes. Avec la moitié des titres sprintant sous les deux minutes, on sait déjà qu'on pourra s'écouter le bazar quelques dizaines de fois dans la journée sans déblander et sans entamer son capital sommeil, de quoi garder l'œil frais le lendemain matin au bureau, y compris avec deux-trois écoutes supplémentaires dans le métro. Comme il m'a moi-même fallu taper comme un Usain Bolt sous EPO pour écrire cette chronique avant la fin du disque, je suis au bout du rouleau. Une petite entrecôte ne sera pas de trop pour me requinquer vu que je ne suis pas vegan moi. Sans rancune les gars.

ALEISTER : Nightmare (CD, M&O Music)

En plus de trente ans d'existence, les Belfortains d'Aleister n'ont pas sorti des masses de disques. Ainsi "Nightmare" n'est-il que leur troisième album. On est loin d'une quelconque conception stakhanoviste de la musique. Pourtant, Stakhanov et le métal, ça aurait pu matcher si le mineur hyperactif avait empoigné une guitare plutôt qu'une perceuse pour faire parler de lui. Mais là n'est pas le propos. Il est vrai aussi qu'Aleister a connu une pause (café ou pipi, je ne saurais dire) assez conséquente d'une vingtaine d'années (de 1997 à 2018), ce qui n'aide pas vraiment à alimenter un CV, à moins de postuler au Guinness des records, section gros dormeurs. Un repos qui semble au moins leur avoir permis de recharger les accus, car Aleister c'est du gros thrash métal puissamment burné et testostéroné, bien que fortement connoté old school selon leurs dires. Pas faux, tant il est clair que "ravissant" n'est pas l'épithète qui vient spontanément à l'esprit pour qualifier la musique du groupe. Pour le premier expert en criminologie métalleuse, Aleister seraient plutôt les enfants adultérins d'une relation sans lendemain entre un train de marchandises et un dumpier. A l'école, on ne devait sûrement pas les harceler. Paraître plus méchant qu'on est c'est encore le meilleur moyen pour qu'on vous foute la paix. En sept titres, ce nouvel album ne déroge pas à la règle de conduite que le groupe s'est fixée, faire du lourd, encore plus lourd, toujours plus lourd. Ah oui, vite aussi, ça peut aider à se sortir des situations les plus périlleuses, des fois qu'un scraper câlin les attende à la sortie d'un concert pour leur faire un bisou et que le pentagramme illustrant ce disque ne soit pas suffisamment dissuasif. Porter le prénom d'un célèbre occultiste ne vous garantit pas toujours contre l'adversité. Même quand on convoque Crowley lui-même à venir pousser la chansonnette post-mortem sur un titre comme "The preacher". Ce qui vaut au moins de rester dans la tonalité générale du projet.



DUSK OF DELUSION : Try your freedom (CD, Fantai'Zic)

Désormais, le groupe nancéen Dusk Of Delusion ne se contente plus de sortir de paisibles concept-albums, il en fait des diptyques. Après celui consacré à la Première Guerre Mondiale ("Watch your 6" en 2020 et "World at war" en 2021), "Try your freedom" est le deuxième volet d'une œuvre consacrée aux "corollaires", ces androïdes du futur dont l'existence ne va pas sans poser de sérieux problèmes de cohabitation avec les humains. Ce nouveau 6 titres fait suite à l'album "COrollarian RObotic SYStem" paru l'an dernier. Nous sommes en 2080 et tout ne va pas pour le mieux entre une humanité à la dérive et ces corollaires qui, censés servir les humains au départ, prennent désormais de plus en plus de liberté avec leur champ d'action. On pense immanquablement à Philip K. Dick et son roman "Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?" (devenu "Blade runner" au cinéma devant la caméra de Ridley Scott), tandis que Dusk Of Delusion alignent quelques autres références majeures de la littérature ou du cinéma (Richard Fleischer, Isaac Asimov, Steven Spielberg ou Charlie Chaplin) pour se situer sur l'échiquier artistique. Je ne sais pas si la réputation de Dusk Of Delusion atteindra un jour celle, aujourd'hui universelle, de tous ces auteurs, mais le fait est que le groupe fait preuve d'une belle inventivité dans ses disques qui, de plus, ne nous laissent guère souffler, paraissant à un rythme annuel plutôt soutenu. Musicalement, Dusk Of Delusion reste fidèle à son métal expressif et évocateur, avec ses délicates nappes de synthétiseurs, habile manière de surigner le côté futuriste qui sous-tend cette dystopie que l'on apprécie tant qu'elle n'est que fictionnelle mais que l'on n'aimerait guère connaître de notre vivant. Pour ma part, ça va, en 2080, je ne serai plus là pour dire : "Dusk Of Delusion avait raison".

NEWS

Ça tourne tout doucement du côté des sorties de disques pour **Mass Productions**, mais, ces derniers mois, on peut noter le nouvel album de **Pisscharge**, celui de **Budz** (Rouen hardcore), une nouveauté de la légende brésilienne **Agrotoxico** ou encore la réédition vinyle de l'unique album des **Mass Murderers** "D.R.I.P." : www.massprod.com @@@ Le groupe autrichien **Dee Cracks** vient de fêter son vingtième anniversaire. Ils auraient pu se contenter d'un apfelstrudel sur la table basse de la salle de répétition et d'une bière chaude. Au lieu de ça, ils ont préféré marquer le coup de belle manière, avec un disque. Ou plutôt trois. "20 years. A frantic effort" est une compilation pressée sur trois 25cm en vinyl de couleur. Ils se sont donc replongés dans leur discographie et en ont exhumé leurs vingt-six chansons préférées. Mais, plutôt que de faire racheter de vieux titres à leurs fans, ils les ont tous réenregistrés pour l'occasion. Et puisqu'ils étaient en studio, ils en ont profité pour mettre en boîte deux nouveaux morceaux pour compléter la chose. Et c'est le label américain **Pirates Press**, spécialiste de ce genre d'objet hors-norme, qui le sort. Ça c'est de l'anniv', mieux que celui de votre hypermarché habituel avec ses pauvres bons d'achat : <http://deecracks.com> @@@ Chez **Deviance**, on se prépare à affronter l'hiver vosgien avec du combustible haut de gamme, en l'occurrence les nouveaux albums des Suédois de **Fredag Den 13.E** (crust-hardcore), des Polonais de **Life Scars** (anarcho-punk) et des Strasbourgeois d'**Obnoxious** (hardcore). Il y aura de quoi ramoner la cheminée au printemps : www.deviancerecords.com @@@ Chez **Dirty Punk** paraît le nouvel album de **R.A.S. 84**, "Rien ne pourra effacer...", ainsi qu'un 45t de l'ancienne formation du groupe comprenant une reprise de "Classe criminelle" de **Camera Silens**. Autre "vintagerie", la réédition en vinyl de l'album "Atchoum" de **PKRK**, plus de trente ans après sa sortie initiale. En revanche, il n'y a eu ni "Simplet" ni "Grincheux", dommage : www.dirtypunk.fr @@@ Le label lyonnais **Dangerhouse Skylab** réédite, en vinyl rose, l'album "With Marky Ramone" des Canadiens de **Teenage Head**, un disque paru initialement en 2008 en CD avec évidemment **Marky Ramone** en invité de luxe. Punk'n'roll forever : www.dangerhouse.fr @@@ En Suède, on s'associe pour faire front contre la fadasserie abbaesque ambiante. Ainsi c'est sur **Beluga Records** que les garagistes punky de **Why Oh Why** sortent leur nouvel EP, "Dead or alive". Le label réédite également l'album "All dahled up" des **Dahlmanns**, paru à l'origine en 2011, en double vinyl, le second disque proposant quinze titres bonus. On ne se moque pas du client : www.belugarecords.com @@@ Toujours très exotique le catalogue de **Crapoulet Records** avec, ces derniers temps, les albums de **Unidad 4** (hardcore péruvien) et de **Kuma No Motor** (hardcore basque) : <https://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ **Twenty Something** vient de faire paraître le troisième album de **Zero Gain**, la colonie de vétérans stéphanois. "Empires have no borders they have fronts" tel est son titre : nineteensomething.fr @@@

MISTY ROUTE : Without a trace (CD, Bitume)

Ce disque a mis du temps à sortir physiquement. Il a en effet été concocté et enregistré en 2021 et, durant deux ans, il n'a existé qu'à l'état digital, dématérialisé, perdu dans les limbes d'un quelconque Cloud, dans les brumes d'une toile irréelle. Ce qui n'était pas complètement en désaccord avec la "route brumeuse" qui sert de raison sociale à ce groupe grec formé en 2019 et dont "Without a trace" est le premier album. Notons au passage que, entre-temps, la batterie a changé de titulaire, celui qu'on entend sur le disque n'étant donc plus celui qu'on peut voir sur scène aujourd'hui. Ce qui, même si l'on n'a pas cette information, ne doit cependant pas être trop perturbant. Surtout si, comme moi, vous découvrez le groupe avec ce disque. Misty Route se présente comme un groupe de métal alternatif, terme simplificateur qui a l'avantage de ne pas amener à trop d'argumentation alambiquée pour expliquer pourquoi on remarque aussi chez eux des influences stoner ou psychédélics, qui se traduisent essentiellement par des tempi dans l'ensemble plutôt posés, loin des cavalcades échevelées de la plupart des groupes de métal. Normalement, à l'écoute de Misty Route, votre tension ne devrait pas faire exploser les limites autorisées par l'OMS et votre épilepsie latente ne devrait pas se réveiller soudainement pour vous pourrir une vie déjà bien assez secouée comme ça. L'avantage de jouer un poil plus lentement qu'à l'accoutumée, pour du métal veux-je dire, c'est qu'on peut se permettre d'apprécier les mélodies désincarnées du groupe aussi bien que ses arrangements entre chaud et froid. Misty Route utilise même parfois des synthétiseurs, mais ceux-ci sont si discrets qu'on ne les remarque que si l'on y met beaucoup de bonne volonté. En germe, c'est ainsi que les synthés devraient toujours être employés, surtout dans une musique aussi électrique que le métal, plutôt qu'à la manière, stupide, de la pop ou du rnb. Mais j'imagine que l'éternel débat concernant les goûts et les couleurs n'est pas près d'être clos. Je ne sais pas si la sortie physique de cet album fera connaître Misty Route à un plus grand nombre de personnes, en France peut-être via Bitume, mais, quoi qu'il en soit, elle ne peut être négative tant il est vrai qu'il est toujours difficile de se faire remarquer sur la toile au milieu des milliers de groupes qui n'ont souvent plus que ce moyen pour diffuser leur musique, faute de pouvoir se payer un pressage digne de ce nom. De ce fait, Bitume a au moins offert à Misty Route une chance supplémentaire de devenir réalité tangible plutôt que demeurer au stade nébuleux du bit et de l'octet immatériels.

XYZ : 5 stars EP (Mono-Tone Records)

MEMPHIS ELECTRONIC : Memphis + Electronic = Memphis Electronic (LP + Maxi EP, Mono-Tone Records)

Depuis une petite quarantaine d'années, on connaît Didier Balducci comme guitariste du groupe niçois Dum Dum Boys (une quinzaine d'albums dans la musette), ce qui, en soit, suffirait déjà à asseoir une notoriété loin d'être usurpée. Mais le lascar n'est pas du genre à se contenter d'un seul groupe pour assouvir sa soif musicale. Au fil du temps, on l'a vu avec Non !, the Love Machine ou encore the Idiots. Et là, coup sur coup, voici deux de ses nouvelles exactions. Toutes deux parues sur son propre label (une autre de ses casquettes). XYZ est un duo formé par Didier Balducci avec le chanteur américain Ian Svenonius, très actif sur la scène de Washington D.C., au sein notamment de Nation Of Ulysses ou the Make-Up, pas le premier venu donc. "5 stars EP" est la seconde production du duo après un album en 2014. Les cinq étoiles dont il est question sont les cinq morceaux de ce EP, disque qui évoque farouchement les sonorités punky synthétiques de Suicide, la guitare fuzz de Didier Balducci en plus puisqu'il s'agit là, depuis les Dum Dum Boys, de sa véritable signature sonore. Des titres à la nonchalance élégante sur fond de beat disco et de mélodies tournoyantes. Le tout élaboré, outre la guitare et la boîte à rythme, sur des synthés analogiques avec tout un tas de petits bruitages subreptices pour orner la chose, façon fanfreluches sur les essuie-glaces de la Twingo un jour de mariage prolétaire. La classe vintage à l'état pur. 5 étoiles c'est bien la note minimum que l'ouvrage mérite. Si j'étais de mauvaise foi, j'en collerais même 6, mais ça ferait un peu trop baccalauréat cadeau Bonux quand vous pouvez décrocher le bout de papier avec du 22 sur 20 sans rougir, un score mettant à mal le plus simple bon sens, y compris chez un individu à la capacité de déduction réduite au niveau de l'encéphalogramme d'un militant LR. XYZ n'a pas besoin de ce genre d'artifice pour se la péter. Leur honnêteté leur suffit. Pour ce qui est de Memphis Electronic, c'est le projet solitairement solo de Didier Balducci qui utilise ce pseudonyme pour tout ce qui ne concerne pas les Dum Dum Boys. Un album plus un maxi EP, et non pas un double album, concept trop orgueilleux selon ses propres dires. Pour faire simple, Memphis Electronic s'occupe de tout, chant,

guitare, boîte à rythme et synthés. J'aurais bien ajouté aussi écriture et composition mais ce serait faire trop peu de cas des deux reprises qui se glissent parmi les dix-huit chansons originales, des reprises puisées chez le chanteur soul américain Joe Simon ("Drowning in a sea of love") et Leonard Cohen période pop ("Dance me to the end of love"). Car pop est la résonance globale de ce disque, ou plutôt synthé-pop compte tenu de l'enrobage de la chose, bien qu'on puisse aussi y entendre du glam-rock (le bien nommé "That glitter beat" ou "Glamorama") et d'autres influences plus ou moins avouables comme le Velvet Underground ("Knocked out twice") ou le disco mutant façon Devo ("Disco girl"). Dans tout ce bazar, Memphis Electronic ne se fixe aucune limite, notamment temporelle. Ainsi, si deux chansons ne dépassent pas la barre de la minute, trois autres se prélassent sur plus de huit tours de trottoir, développant alors une sorte de noise très aventureuse, parfois proche des Dum Dum Boys. "Nobody cares" ou "The beat & the sound" pourraient être des inédits de la période "Hypnovista"/"Pornovista". Bien que protéiforme et copieux, ce double effort de Memphis Electronic ne devrait pas prendre au dépourvu l'aficionado le plus assidu puisqu'il s'agit là de son second album, le précédent étant paru en 2021, tous deux ayant même été devancés par un EP en 2006. Autant dire que le projet Memphis Electronic ne date pas d'hier et qu'il a été mûrement réfléchi et sobriement patiné par l'épreuve du temps, bien que ne trouvant place que dans les blancs laissés dans son planning par ses autres petites entreprises. Et comme si ces vingt titres ne suffisaient pas à son/ notre bonheur, Memphis Electronic a trouvé le moyen d'en caser un supplémentaire sur un format des plus inusités, une carte postale, une vraie, en carton, au format A5, avec le recto, côté réservé à la photo, recouvert d'une mince couche de vinyle sur laquelle est donc gravé "The postcard song". Malheureusement, la couche de vinyle est si mince, et le sillon si peu profond, que la chanson est quasiment impossible à lire sans que la tête de lecture de ma platine ne saute au bout de quelques secondes, emportée par la force centrifuge. Pas grave, rien que pour l'objet, l'investissement valait la peine. Un "disque" tiré à cinquante exemplaires seulement, numérotés, et dont la référence (Mono-Tone 064) suit immédiatement celle de l'album, voilà pourquoi je vous en touche deux mots. La question que je me pose alors est celle-ci : Qui prendra le risque d'envoyer cette carte postale à sa vieille tante en Lozère pour son centième anniversaire ? Même si je ne doute pas que ça ferait très plaisir à tantine de recevoir des nouvelles de son neveu trop ingrat pour lui rendre visite de temps en temps, je crains que la vénérable femme ne puisse elle non plus se délecter de la musique de Memphis Electronic. Encore que, si ça se trouve, sur une antique gramophone, ça passerait peut-être.

POISON IDEA : Last show in France (LP, Mass Productions - www.massprod.com)

10 juillet 2019, Poison Idea donne son dernier concert en France au Jardin Moderne à Rennes, un concert inclus dans une tournée nommée "The king is dead tour". Logique puisqu'il s'agissait de la dernière tournée européenne du groupe qui s'était reformé en 2018 après déjà deux séparations en 1993 et 2017. De fait, depuis le dernier concert du groupe à Seattle en décembre 2019, Poison Idea semble bel et bien avoir cessé ses activités. Il faut dire que le groupe n'a pas démerité au cours de ses quatre décennies d'existence, même si, de la formation d'origine, seul le chanteur Jerry A était encore présent. Après avoir vu défiler une palanquée de musiciens et en avoir vu mourir une poignée, dont le guitariste Pig Champion en 2006 et, dernièrement, en octobre 2022, le bassiste Chris Carey, le dernier à avoir tenu ce poste, donc présent lors de cette dernière tournée. Ce qui a incité Mass Productions, organisateur du concert rennais, à sortir cet album pour lui rendre hommage. Accessoirement, d'après une paire d'interventions de Jerry A, il semblerait que ce concert rennais tombait également le jour de l'anniversaire du batteur Chris Cuthbert. Que dire de ce disque sinon que, techniquement, sa captation est au-dessus de tout soupçon, quasi parfaite pour un live, et musicalement, comme toujours avec Poison Idea, on est à des années-lumière d'un rock pompeux et maniéré. Poison Idea, ça reste du punk-rock qui embaume la bière et la sueur, y compris à travers les sillons, si si, je vous assure, et qui vous assaille de toutes parts, ne vous laissant aucune possibilité de retraite, si même vous y aviez songé, ce qui serait difficilement concevable de mon point de vue. En une cinquantaine de minutes et une quinzaine de titres, Poison Idea parcourt une bonne partie de sa discographie depuis "Think twice" extrait du premier EP, "Pick your king" en 1983, jusqu'à "Calling all ghosts" extrait du EP éponyme en 2016. Habile manière de faire un bilan définitif d'une carrière sans faille. À écouter le plus fort possible pour vous téléporter au pied de la scène du Jardin Moderne, et sans DeLorean, plus balèze que le "Doc".

SHORT & SWEDE (CD, Ghost Highway Recordings) J'ai failli inclure cette chronique dans la rubrique "Formats courts" malgré les quatorze groupes qui apparaissent sur cette compilation. C'est que, comme le suggère son titre, les groupes en question font court, même très court. Et ils sont tous Suédois, ce qui n'a guère d'incidence sur la durée du bazar, leur permettant juste, le cas échéant, de s'épauler en une belle osmose patriotique. Donc, le compilateur a demandé à nos quatorze équipages varègues d'abattre chacun un morceau d'une minute, ni plus ni moins - à quelques secondes près quand même, on n'est pas des sauvages. Ce qui, même pour des Français nuls en maths comme vient de faire semblant de s'en étonner Gabriel Attal, ne devrait guère poser de problème arithmétique majeur. Quatorze fois un, ça fait quatorze, il n'y a pas de piège. Et donc quatorze fois une minute, ça fait bien quatorze minutes, durée totale de cette compilation qui, conséquemment, dans sa version vinyle, tient sur un format 7" - ou 45t pour les réfractaires au système de mesure anglo-saxon. Qui tourne néanmoins en 33 tours, la physique discographique a ses limites. Parmi les groupes qu'on retrouve sur cette compilation, il en est plusieurs qui nous caressent la trompe d'Eustache avec brio depuis longtemps, les Boatsmen, Chuck Norris Experiment, Doojiman & the Exploders, les Drippers, Märvel, les Riptide Rats (bon eux, ça ne fait pas si longtemps, n'empêche), Sator, Scumbag Millionaire, les Space Cowboys ou les "Demons", ces derniers en profitant pour rendre hommage à Marco, le boss de Ghost Highway. Fayoter un peu avec le patron, ça ne fait jamais de mal, comme ne prend même pas la peine de faire semblant Gabriel Attal avec qui vous savez. À la lecture de cet inventaire, les mieux informés d'entre vous savent déjà que ces psychotiques escouades de pillards électriques ne sont pas là pour enfilier des perles ou faire de la confiture. À fortiori en ne disposant que d'une minute pour s'exprimer, vous imaginez bien que ça joue vite, très vite, fort, très fort, et méchant, très méchant. Et on n'est pas déçu. Si on les envoyait dans le Donbass, il y a fort à parier que les sbires de Poutine rentreraient vite fait dans leurs isbas. Malheureusement, les "stratégies" de l'OTAN ne l'entendent pas de cette oreille. De là à penser que drones, roquettes et missiles sont plus destructeurs pour les tympanes qu'un bon Marshall à 140dB, il n'y a qu'un pas (de l'oie) à franchir.

Les PROUTERS : Les Prouters (Mini LP, Konstroy/French Noise/Trauma Social)

OK ! On aurait préféré un vrai nouvel album, mais les Prouters en ont sorti un l'année dernière et comme, en général, il leur faut toujours quelques années pour digérer entre chaque, ça aurait été de la pure gourmandise qu'ils nous en avoient un aussi vite. Du coup, on a droit à ce format intermédiaire, coincé dans l'angle mort créé entre le EP et l'album, qu'on peut appeler mini album. Et puis faut dire qu'ils commencent à prendre de l'âge les Prouters, la preuve, ils sont tous aujourd'hui retraités, je parle évidemment de leurs activités serviles et salariées, pas de la musique puisqu'ils en font toujours, ce disque en est la preuve "vivante". N'empêche, ça a dû les inspirer pour "Les vieux", le morceau le plus long de ce mini ouvrage - hum, comme si les Prouters étaient capables de tenir un accord plus de deux minutes - dans lequel ils proclament allègrement "Je veux bien être vieux mais je veux pas être un vieux bô". Au moins n'ont-ils pas perdu le sens des réalités au point de s'auto-glorifier, le meilleur moyen de n'avoir à remercier personne. Ainsi retrouve-t-on le sens de l'humour très surréaliste des Prouters. Le surf-punk instrumental "Surfin' Massy Pal" est un chef d'œuvre d'ironie. Pas plus ode à leur ville d'origine, Massy-Palaiseau, qu'à ce sport fort peu francilien. En effet, il faudrait un sacré mascaret pour remonter la Seine puis la Bièvre afin de permettre aux amateurs de déferlantes de s'injecter leur dose d'adrénaline entre les tours du quartier Vilaine. Ode non, donc, mais vraie pépite surf. Comme "Johnny be nouze" est un hymne tant à la petite qu'au rock'n'roll, en plus ça rime, ou "Petit oiseau" un cantique à la liberté, surtout intérieure, celle que ceux qui peuvent emprisonner les corps n'ont aucune chance d'embastiller derrière un quelconque verrou. Et puis un disque des Prouters, peu importe le format, ne saurait se terminer sans sa version de "VTFESB" (les vrais aficionados savent de quoi il retourne), celui-ci ne fait pas exception, d'autant qu'il est gravé sur un format 12", il y avait donc la place pour ce remake (le septième, série en cours) tigidououap-beatbox du pauvre, ni pire ni meilleur que toutes les dissertations antérieures. Quand on tient un bon gimmick, on le garde, c'est pas plus compliqué que ça. Ou comment faire un disque des Prouters en cinq tutos à l'arrache.

CHICKEN'S CALL : Chicken's Call (CD autoproduit)

Inconnu de mes services, qui, pour le coup, sont donc à peu près aussi inefficaces que ceux de la DGSI vis-à-vis des fichés S, Chicken's Call, de Grenoble, n'est pourtant pas né d'hier puisque le trio affiche tranquillement son quart de siècle d'existence. Cet album est leur troisième, dix ans après le précédent, qui n'avait pas de titre non plus, avec les risques de confusion que ça peut entraîner : Tu as écouté l'album "Chicken's call" de Chicken's Call ? Euh, lequel ? Bon, au moins, ça fait discuter dix secondes au comptoir du Café du Commerce, c'est déjà ça et ça vaut toujours mieux que de parler foot ou tiercé. Chicken's Call, c'est du punk-rock plutôt mélodique. Rien d'inouï dans le genre, mais efficace, ce qui, finalement, est ce qui importe le plus. Des titres assez ramassés, quatre sur dix tapent sous les deux minutes en plus de sous la ceinture, ah les affreux traîtres ! Et l'un d'eux, le plus court, mais aussi le plus énergique, est un hommage à "Vernon Subutex", la trilogie de Virginie Despentes. On a connu plus pourri comme influence, encore qu'il vaille mieux privilégier les bouquins - oui, je sais, faut laisser tomber le portable et tourner les pages, réhibitoire pour les accros à l'abrutissement numérique - plutôt que la série télévisée, d'ailleurs désavouée par Despentes elle-même. Mais je ne suis pas là pour faire le critique de télévision, d'autant que, suivant l'avis de demoiselle Virginie, j'ai moi aussi zappé la dite série. Bref, Chicken's Call astique ses mélodies sans se laisser distraire par le paysage poppy qui a tendance à devenir de plus en plus envahissant au fur et à mesure qu'on s'éloigne, temporellement parlant, du big bang punk, comme si l'on revenait en tapinois aux errances qui, justement, avaient amené à donner de grands coups de Doc dans la pétaudière qu'était devenu le rock, au sens extra-large du terme. Heureusement, il reste quelques gardiens aux portes d'un temple qui a une propension de plus en plus évidente à prendre l'eau, et même si Chicken's Call ne sont peut-être pas les plus inflexibles des plantons, je doute fort qu'ils laissent passer le tout venant sans montrer les crocs, car ils en ont encore malgré leur âge. Cet album le démontre de manière parfois grinçante et grimaçante. Sans jouer les Cerbère psychorigides non plus. Subtil équilibre entre le gant de fer et la main de velours.

BRIGITTE BOP : Be bop à Bangkok pour Brigitte Bop (CD, Trauma Social)

Ne vous fiez pas au titre de cet album qui sent son mauvais OSS 117, n'espérez pas non plus y entendre les confidences pédophiliques de Frédéric Mitterrand, et encore moins assister à un remake d'"Emmanuelle" - quoi que là, ça aurait pu être intéressant - rien de tout ça avec ce nouvel album de Brigitte Bop sinon la motivation suprême de rechercher, et surtout trouver, sinon à quoi bon, la rime la plus riche (ou la moins pérave) possible avec le nom de groupe le plus rock'n'roll de la planète punk. Avec son design de polar néo-colonialiste, ce disque est la septième merveilleuse binouze du monde imbibé de la petite Brigitte, nettement plus affriolante que la cruche élyséenne soit dit en passant, mais, bien sûr, ça n'engage que moi, si ça se trouve, cette dernière fait peut-être les chœurs incognito sur "Happiness manager", "L'éthique" ou "Sur le parking", allez savoir avec ces diables de justiciers solitaires orléanais. Oui, je sais, ils sont quatre, ce qui fait peut-être beaucoup pour des solitaires, mais alors quid des quatre cavaliers de l'Apocalypse qui, eux non plus, n'avaient pas tellement de potes avec qui se faire une petite belote ? Pour en revenir à Brigitte, en y réfléchissant, je me demande quand même si la coalition patronymique entre B. Macrelle et B. Bebolalala aurait eu quelque chance de voir le jour. Outre que l'une chante sûrement mieux que l'autre, ou, en tout cas, joue mieux de la guitare, miss Bop n'affirme-t-elle pas qu'elle ne sera "Jamais de droite" ? Ce qui semble un tantinet bloquant pour former une quelconque sororité, même vocale. Remarquez, que Brigitte Bop ne soit pas de droite, on s'en doutait bien déjà un peu, mais ça va toujours mieux en le répétant, on n'est jamais trop prudent par les temps qui courent. Emmanuel, au masculin cette fois (tiens, du coup, il me vient une interrogation, serait-il-t-elle trans ?), nous l'avait lui-même abondamment seriné, dans une autre vie, avant qu'il ne tombe le masque une fois gravies les marches d'un perron sur lequel défilent le ban et l'arrière-ban des faux-culs - sans rapport avec l'accessoire vestimentaire. Avec Brigitte Bop, le risque n'était quand même pas si élevé, la petite punkette ne fait pas de politique, du moins pas au sens péjoratif du terme. La seule politique qu'elle puisse revendiquer, c'est éventuellement celle de la reprise, parcimonieuse certes, mais quand même. Ici, c'est "Mob power" des revenants de Gonokox que Brigitte Bop repasse sous ses Docs rose fuchsia, ou bleu électrique, selon son humeur du jour. Après, qu'elle danse le be bop à Bangkok, Garges les Gonesse ou Dubaï, ça reste très accessoire, tant qu'elle danse et qu'elle marave quelques tronches de beaufs bon teint, on ne va pas faire

les difficiles. On devrait même lui faire une bonne petite ovation pour marquer le coup (les coups ?). Reste plus qu'à attendre le film qui ira avec cette bande-son pour l'heure orpheline. Parce que c'est bien beau de décliner une pochette de disque façon thriller de l'âge d'or hollywoodien, on en attend toujours plus nous. N'est-ce pas à ça que sert un teaser ? Hein ? Quoi ? Comment ? Brigitte n'a jamais tenu une caméra de sa vie ? Et alors, Joel Schumacher ou Dany Boon non plus, ça ne les empêche pas d'aligner les navets (Pňak kád en thaï pour ceux qui envisagent un séjour linguistique au pays du sourire, encore que la langue n'y serve pas forcément qu'à parler d'après ce que j'ai cru comprendre d'après certains touristes d'un genre particulier).

KAAMOSMASENNUS : Le jour ne se lève plus (CD, Bitume - www.bitume-prods.fr)

Bon, occupons-nous d'abord du nom de ce groupe. Kaamosmasennus n'est pas le nom d'un dinosaure jusqu'alors inconnu, encore qu'avec la fonte du permafrost, les scientifiques auraient fort bien pu le découvrir dans le grand nord finlandais sans qu'on n'y trouve rien à redire. Pourquoi la Finlande me direz-vous ? Tout simplement parce qu'en finnois, "kaamosmasennus" signifie "dépression saisonnière", dans le sens de "dépression hivernale" tant il est vrai que l'hiver, dans les pays nordiques, n'est certainement pas des plus riants. Quoique, avec le réchauffement climatique en mode turbo que nous sommes en train de vivre, si ça se trouve, dans dix ans, la Finlande encaissera des températures sahariennes. Du coup, même en pleine nuit, à deux heures du matin, même en plein hiver et même au nord du Cercle Polaire, s'il fait encore trente-cinq degrés à Noël, il fera bon s'asseoir dehors pour admirer les étoiles. Il ne fallait donc pas perdre de temps pour trouver à placer ce terme de "kaamosmasennus" dans un titre d'album. Surtout quand on n'est pas Finlandais, mais Français, comme Julien Neuville. Ceci dit, ne vous esbaudissez pas trop vite face à ce qui paraît être un puits de culture de ma part. Primo, je ne comprends pas un broc de finlandais. Sous la torture peut-être, mais comme ça, de mon plein gré, nenni. Merci donc à Internet qui me permet de frimer à bon compte. Secundo, je ne me suis pas permis de demander ses papalards à Julien Neuville pour savoir s'il était l'un de mes concitoyens ou plutôt un compatriote d'Aki Kaurismäki ou de Kimi Raikkonen, je me suis contenté de potasser la bio d'un groupe qui est en fait un one man band, le Julien Neuville en question ayant eu l'idée du projet Kaamosmasennus lors d'un important travail de recherche universitaire sur le funeral doom métal finlandais. Et là, d'un seul coup, le côté intellectuel du truc vous saute à la tronche avec toute la délicatesse d'une mine antipersonnel. Il aura fallu pas moins de quatre ans à notre étudiant d'un genre un peu particulier pour mener ce projet à bien et nous entraîner dans un voyage dans l'hiver finlandais, quand, justement, "Le jour ne se lève plus". En quatre titres, ou plutôt quatre tableaux sombres et ténébreux, Kaamosmasennus mixe des éléments doom, métal, death, black, voire progressifs ou psyché. Balancé comme ça, sur le papier, ça peut dérouter, mais, à l'écoute, le résultat est à la hauteur des recherches et du vécu du sieur Neuville, la chose étant pesante et plombée à souhait, pour peu qu'on aime le doom bien sûr. Si vous vous délectez plutôt du rap crétin de nos banlieues pourries, je suppose qu'il y a fort peu de chances pour que vous accrochiez, ni même que vous ayez l'opportunité de jeter une oreille sur un disque aussi peu commercial que celui-là. Pas grave, ça ne devrait pas trop attrister Julien Neuville. J'ai parlé de quatre morceaux pour faire un album, ce qui semble un peu court ainsi brutalement annoncé, c'est que, en moyenne, chacun d'eux tourne autour de la dizaine de minutes, format plus normalisé pour le style musical adopté. Au final, on a donc une œuvre qui déploie ses quarante minutes quasi réglementaires, on en a bien pour son argent. Ce n'est certes pas la première fois qu'un musicien nous invite à partager les émotions d'un voyage sonore, mais d'habitude on a droit à des destinations plus mainstream, plus touristiques, plus courues par les masses asiatiques ou américaines. Avec Kaamosmasennus, dépaysement garanti. Personnellement, je ne suis jamais allé en Finlande, même si l'envie m'en a pris parfois. Pas eu le temps, un jour peut-être. En sus de ma carte d'identité et d'un slip propre, il ne me faudra pas oublier ce disque pour en faire la bande-son d'un road-trip qui doit sûrement être des plus interpellant. Au moins, maintenant, je connais déjà un mot de finlandais, même si je ne suis pas certain que ça puisse me sortir de n'importe quelle situation délicate, mais c'est un début.

CESAR PALACE : Antidealism (CD, Industrie Musicale)

Que voilà un disque qui sort de l'ordinaire. César Palace ne s'appelle pas César et ne vit probablement pas dans un palace. Il s'agit en fait du projet solo de Vincent Redel, le batteur du groupe strasbourgeois Electric Electric. Et, bien que seul aux commandes, Vincent Redel n'a pas changé d'instrument pour passer à la guitare ou aux synthés, ce qui aurait été le plus facile, non, il est resté derrière sa batterie, qui devient de facto l'unique instrument entendu sur cet album. Oui madame. Véritable bête de concours, César Palace n'en a pas moins rajouté tout un tas d'effets sur ses tam-tams et ses rondelles de ferraille, avec supplément de pédales et de zigouigouis électroniques. Mais la base demeure tout de même une batterie hypnotique, entre trance et musique industrielle, qui pourrait rappeler la batterie tribale de Budgie au sein des Creatures (le chant de Siouxsie Sioux en moins évidemment), les rythmiques expérimentales de certaines périodes de the Ex (les arrangements électriques en moins, autre évidence), voire les dérives soniques de Charogne Stone (sans les bandes préenregistrées de ce dernier, lui aussi one man band très décent). Ce qui est fort avec César Palace, c'est qu'il parvient à la fois à faire de la noise sans instruments électriques et à maîtriser l'art du drone sans une seule note appuyée et lancinante, une noise sans le boucan survolté du 220, du drone sans le barouf maintenu en boucle par un bourdon tenace et pugnace. Capable d'éjaculer de très courtes pièces d'une minute comme de se lancer dans un semi-marathon de plus de sept minutes ("Noviliatus"), César Palace sait suffisamment varier les plaisirs percussifs pour ne pas se répéter, un comble quand on a fait de l'itération sonore son fond de commerce, ni lasser. Certes, il faut aimer les percussions pour apprécier pleinement une musique incantatoire, bien que non vocale, limite techno, bien que non synthétique. En fait, retrouver le plaisir simple d'un instrument organique au service d'une musique largement expérimentale, voilà qui nous change des machines dont usent habituellement les modernes sorciers de l'alchimie bruitiste. César Palace, c'est l'équivalent musical des "Temps modernes" ou de "Metropolis". D'ailleurs, je verrai bien sa musique sur les images du film de Fritz Lang, il y aurait une certaine cohérence.

CROCODILES : Upside down in heaven (CD, Mono-Tone Records)

Les Crocodiles nous viennent de San Diego, tout au bout du bout du sud de la Californie, à la frontière mexicaine. Autant dire que, côté atmosphère et ambiance, on est au moins autant au Mexique qu'aux États-Unis. En revanche, côté musique, on est pleinement américain, du moins chez les Crocodiles. Ne cherchez pas une quelconque influence mariachi dans leur musique, vous n'en trouverez pas, ou alors ce serait très très très subliminal, en tout cas, ça m'a échappé. "Upside down in heaven" est le huitième album d'un gang emmené, depuis 2008, par son inamovible paire de guitaristes Brandon Welchez, également chanteur, et Charles Rowell. Autour, ça papillonne un peu, façon tribu de bohémiens en goguette, ce qui ne change pas grand-chose à l'affaire. Les Crocodiles se présentent grosso modo comme un groupe power-pop. Sur le fond, ça se défend. Sur la forme, ils pratiquent quand même pas mal la rapine punk les argousins. D'où une power-pop plutôt musclée, plus que le normale. Les guitares notamment sont toujours à la limite de la saturation, c'est flagrant sur les soli de titres comme "I've become what I fear most" ou "Degeneration" qui montent un mur sonore si solide qu'il serait capable de remplacer celui de Trump à la frontière. Mais, globalement, c'est sur tout l'album que ces guitares portent le fer et le feu chez l'ennemi, renforçant des mélodies elles-mêmes méchamment dynamiques. Dans le terme power-pop, retenez surtout la moitié power, l'autre hémisphère tapant allègrement dans le punk 77 tendance n'roll. Clairement le genre de truc qui fait mon quatre heures, autant que les pains au lait de mon enfance quand ma mère venait nous récupérer, avec mon frère, à la piscine. Rajoutez deux barres de chocolat dans le beignet, et ça vous fait le petit-déjeuner du lendemain en écoutant le titre le plus "calme" (hum, je sens mon nez qui pousse en disant ça) du disque, "Forever walk alone", et son fond de teint en partie acoustique. En partie seulement, car vous comprenez bien que, comme les Crocodiles, quand on a appris à dompter l'électricité, on peut difficilement s'empêcher de lui faire faire de petites pirouettes pour épater la galerie. C'est comme le saxophone sur "Surfing with death", à des années-lumière du jazz cool pourtant tout ce qu'il y a de plus californien. Un conseil pour finir, ce disque est tellement chaud-bouillant que je vous recommande la manique pour le manipuler, à défaut vous risquez de faire la fortune de votre brûlologue.

KING NUN : Lamb (CD, Marshall Records)

La pochette de cet album, sorte de variation bucolique autour d'"Alice au Pays des Merveilles", nous renseigne juste sur la nationalité de King Nun, anglaise. Pour le reste, en fait de conte pour petites filles modèles, King Nun donne plutôt dans le film cochon avec son garage-grunge débraillé, sauvage et dessalé. Sous des dehors empathiques, King Nun fait surtout preuve d'un cynisme franc et direct quand le groupe prétend se faire du souci pour l'humanité. Ce qui est peut-être vrai pour chacun des musiciens au quotidien, ce qui est moins évident quand on se confronte à ce punk alternatif qui paraît éloigné des utopies humanistes d'un autre âge. Ce nouvel album de King Nun est bourré d'une énergie vitale plus apte à vous inciter à combattre qu'à tendre l'autre joue. Non, l'agneau ne se fait pas toujours croquer par le loup, il sait aussi esquiver la mortelle dentition et mener une contre-attaque en règle. En général, un coup de boule bien placé dans les coucougnettes, de la part du plus faible, a tendance à faire réfléchir n'importe quel plus fort. "Lamb" est une suite de mélodies sans peur et sans reproche, pas de ces ariettes gracieuses pleines de bons sentiments mais de ces arpèges qui vous tannent la couenne et vous font du bien là où ça vous démange. "Lamb" n'est que le deuxième album du groupe londonien mais il l'installe pourtant dans un courant de pensée qui irait du garage-punk le plus tendu à la noise la plus intense, selon les morceaux. Entre l'instrumental post-punk fuzzy "Escapism" et la ballade campagnarde "Lamb", il y a tout un monde musical parcouru par King Nun à la manière d'un chevalier errant en quête de gloire et de renom, quitte à ne pas toujours respecter un code d'honneur trop contraignant. Free lance King Nun ? Oui, mais ça reste encore la meilleure façon de marcher.

PLEASURES : Shake that tree (CD, Lollipop)

Le Brexit peut être, au choix et selon vos convictions, décevant ou salutaire, il n'en reste pas moins que les liens entre France et Angleterre n'ont pas été rompus pour autant. En témoin ce groupe, Pleasures, Marseillais mais avec un chanteur anglais installé dans l'antique Massilia depuis une dizaine d'années, soit avant la rupture conventionnelle avec l'UE, mais bien après la fondation de l'ex cité grecque. En même temps, je connais peu de Marseillais actuels conservant un souvenir quelconque de leurs ancêtres phocéens. Ou alors c'est qu'ils sont encore plus mythos qu'on ne le croit généralement avec leur histoire de sardine au format baleine. Point de ces vaines arguties avec Pleasures, groupe dans lequel officie donc Patrick Atkinson, sujet récemment passé sous la coupe de Charles III, désormais installé à Marseille où il bosse comme professeur à Marseille Centrale, ce qui en jette un tantinet en société, tout en continuant à assouvir sa passion pour la musique. En Albion, il chantait dans the Expressway, sur les rives de la Méditerranée, outre Pleasures, on peut aussi l'entendre au sein de Technicolor Hobo, groupe tentaculaire qui mixe pop, rock indé, jazz, ambient et psychédéisme. Ouch ! À ses côtés depuis le début de Pleasures en 2017, Stéphane Signoret, ex guitariste des très punk 77 Neurotic Swingers, par ailleurs "patron" de Lollipop, l'un des meilleurs disquaires marseillais autant que label, directement du producteur au consommateur en quelque sorte. Le gonze a le médiateur tenace, on ne peut pas lui enlever ça. Du côté de la section rythmique, on note un changement complet sur ce deuxième album par rapport au précédent. À la batterie Simon Granier (Dissonant Nation, Tense Of Fools, Reliques), à la basse Jules Henriel (Parade). Musicalement, on est plus proche de l'Angleterre que de Marseille avec un rock'n'roll tendu aux accents pop nerveux, ce qui n'exclut pas quelques détours plus froids comme en témoigne la reprise de "I can't escape myself" de the Sound - le groupe emmené par feu Adrian Borland - millésimée 1980, en pleine vague Cure-Joy Division, sans l'impact médiatique des premiers ou traumatiques des seconds. Il est signifiant de constater que la moindre touche anglaise apporte une élégance certaine dans un groupe, fut-il né chez les cagoles et les cacous, comme quoi il n'y a pas de fatalité en ce bas monde, on peut toujours s'élever au-dessus du vulgaire quand on le veut, ce qui en l'occurrence n'est pas bien difficile, confère le rap-bouillabaisse, le niveau zéro de la culture. Pleasures sont clairement sur une autre planète, même en arpentant la Canebière.



FORMATS COURTS

INFERNAL CONTRAPTION : Cellophane bride (SP, Old Bad Habits)

KANDIDE : Big fish (SP, Old Bad Habits)

Ces deux singles sont parmi les plus récents projets auxquels a participé Jowe Head (ex Swell Maps, entre beaucoup d'autres). "Cellophane bride" est le premier single d'Infernal Contraption. Les deux titres sont dans la lignée de qu'il faisait avec son groupe précédent, Demi-Monde, deux odes pince-fesses, deux ballades bastringues aux sonorités cauteleuses, entre le double chant mixte, la guitare acoustique en sourdine, le xylophone ou encore la seconde guitare traitée e-bow. On pourrait penser à un orchestre de poupées s'exerçant sur des instruments-jouets, version déglinguée d'un Pascal Comelade protéiforme, notamment sur la face A, le fort justement intitulé "Cellophane bride", Barbie passée à la moulinette Tim Burton période "Noces funèbres". Sur la face B, "Infernal contraption", on retrouve le chant plus rageur de Jowe Head sur un tempo un peu plus enlevé. Parmi les acolytes de Jowe Head dans ce groupe, Catherine Gerbrands, plasticienne et musicienne (Mediæval Bæbes, 7-Headed Raven), spécialiste des objets de récupération, le batteur Ravi Low-Beer (MFC Chicken, Demi-Monde), le bassiste Lee McFadden (Alternative TV, Sexton Ming, Demi-Monde) et le guitariste Cos Chapman (Rude Mechanicals, Alternative TV), tous adeptes de musiques plus ou moins expérimentales et aventureuses.

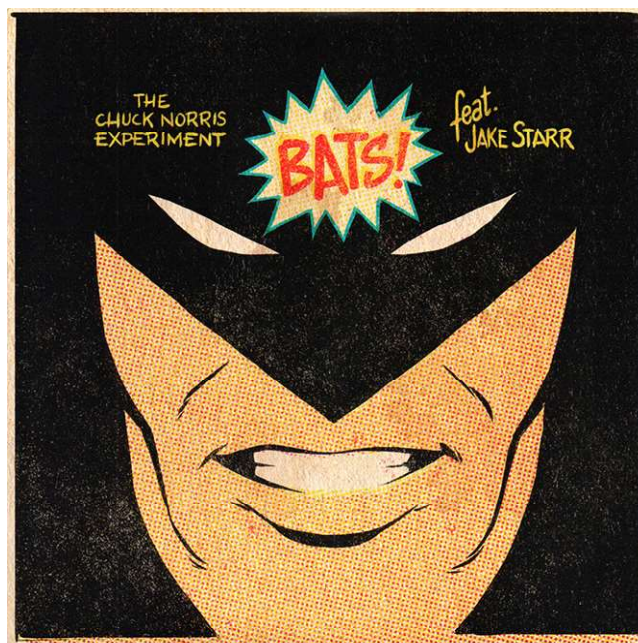
Pour ce qui est de Kandida, on y retrouve Jowe Head, qui délaisse la terrible tyrannie domestique de la guitare pour des synthétiseurs et un kalimba, et Cos Chapman, toujours avec sa guitare largement trafiquée électroniquement. À leurs côtés, le batteur Dave Morgan (Alternative TV, Weather Prophets), la bassiste Marina Young (Rude Mechanicals, avec Jowe Head), le guitariste Joss Cope (frère de Julian Cope, figure du punk primitif avec son groupe Teardrop Explodes) ou encore la chanteuse Ruth Tidmarsh (Alternative TV). Ici, le discours est radicalement différent avec deux titres d'une longueur conséquente, notamment "Anna Blume", la face B, et ses plus de six minutes. La cause ? Une musique entièrement improvisée en studio. Et si c'est improvisé, c'est que, bien sûr, c'est joué live, sans trop savoir quand on va s'arrêter, au feeling. Deux titres très électriques et très intenses, sur un texte de Jowe Head pour "Big fish" et un poème, adapté en anglais, du peintre et poète anarcho-dadaïste allemand Kurt Schwitters pour "Anna Blume".

Ces deux singles paraissent sur le label grec Old Bad Habits, en tirage limité (200 exemplaires pour Infernal Contraption, 300 pour Kandida) et en vinyl bleu, translucide pour Infernal Contraption, turquoise pour Kandida. De beaux objets pour servir d'écrin à la musique de Jowe Head, toujours aussi envoûtante et attachante pour peu qu'on aime le hors-piste musical. Pour ce qui est d'Infernal Contraption, il semble qu'un album soit en préparation. Wait and see. Impatiently.

The CHUCK NORRIS EXPERIMENT feat. Jake STARR : Bats ! (EP, Ghost Highway Recordings - www.ghosthighwayrecordings.com)

Ça faisait un moment qu'ils se reniflaient le derrière ceux-là, exercice périlleux à six protagonistes, qui sniffe qui ? D'un côté, on a donc le groupe suédois Chuck Norris Experiment, que des victoires par KO à leur actif, de l'autre le chanteur américain Jake Starr qui, tant avec Adam West qu'avec les plus récents Delicious Fullness, n'a jamais failli non plus. Alors ? Que ce serait-il passé en cas d'affrontement ? Un match nul probablement puisque c'est l'impression qu'on a tous eu les quelques fois où on a pu les voir partager la même affiche. Mais le mieux étant encore de les voir s'associer, voilà qui est chose faite. Encore qu'il y eut déjà un précédent, en 2013, sur une reprise irrésistible de "Where eagles dare" des Misfits parue sur un single du label allemand No Balls Records. Sauf que, cette fois-là, un troisième larron était venu tenir la chandelle - enfin pas que, il a activement participé aussi - Hewhocannotbenamed, l'ex guitariste des Dwarves. Pour ce nouveau rendez-vous, pas d'intrus, Jake Starr devenant le chanteur de Chuck Norris Experiment sur l'entièreté de ce EP, soit trois titres. "Bats !", la face A, co-écrite par Jake Starr, Chuck Ranson et Chuck Rooster, est un hommage à peine voilé à Batman et surtout au "Batman theme" écrit par Neal Hefti dont quelque relents mélodiques parsèment ce titre aussi dynamique qu'un certain duo de super-héros. En face B, groupe et chanteur se frottent une nouvelle fois au répertoire des Misfits avec une reprise de "In the doorway" décalaminée au Bardahl et à une composition de Chuck Norris Experiment, l'explosif et ultra-rapide "When shadows fall". Quant à savoir qui fait quoi dans l'affaire, Jake Starr s'étant vu attribué derechef le micro, Chuck Ranson, l'habituel hurleur de Chuck Norris Experiment, a tout simplement repris le rôle qu'il tenait dans son groupe précédent, Rickshaw (avec trois futurs CNE), à savoir celui de guitariste. Et comme Chuck Norris Experiment a déjà deux pistoleros

dans ses rangs, ça n'en fait jamais qu'un troisième à ventiler de la bastos blindée. On comprend mieux pourquoi ce EP sonne comme une symphonie électrique. Tremblez super-vilains !



The ALLYRGIC REACTION : Small steps (CDS, Rogue Records)

Que voilà un groupe qui porte bien mal son nom. En effet, je ne vois pas comment on pourrait devenir allergique au garage vintage de ce gang de San Diego, Californie. Accro, oui, allergique, non. En même temps, vu le passé de ses membres, on comprend que leur efficacité soit optimale sur ce premier single. Au sein de ce quatuor, en effet, on retrouve d'ex membres des Woggles ou des Gaolers de Graham Day, autant dire que la guitare fuzz ou l'orgue Farfisa n'ont plus de secrets pour eux, ce qui les autorise à nous tisser une faveur garage aux délicieuses fragrances millésimées sixties, pleine de mélodies acidulées et de riffs sucrés, le tout à fredonner sans modération sous la douche ou dans le métro.

The RIPTIDE RATS : The Eastwood E.P. (CDEP, Ghost Highway Recordings)

Eux non plus ne sont plus des perdreaux de l'année puisque ce trio est composé de Gustav Wilhelmsson, guitariste de Dropping Army, Fredrik Wallgren, batteur d'Amon Armath, et Jocke Olsson, chanteur de Chuck Norris Experiment, ici à la basse. Le trio s'est réuni autour de sa passion pour le surf, la musique plutôt que le sport vu que je ne suis pas certain qu'on puisse pratiquer ce dernier en Suède, même dans une ville littorale comme Göteborg, le berceau des Riptide Rats. Du surf instrumental faut-il préciser, avec un soupçon de rock'n'roll compte tenu du pedigree de tout ce petit monde. Inutile de dire donc que, pour les atmosphères oppressantes, mieux vaut aller voir ailleurs. Quant à la référence à Clint Eastwood, c'est juste pour le geste puisque, même si c'est l'acteur de "Rawhide" et de la "Trilogie du dollar" (cf "Clint Eastwood's mule") qui est ici mis en exergue, on ne trouve guère d'influences western-spaghetti dans ces quatre titres qui sont même plutôt franchement d'inspiration californienne, c'est flagrant à l'écoute de leur reprise de "Rumble in Waikiki" de Jon & the Nightriders. Une petite récréation fort sympathique mais qui risque d'être sans lendemain puisque Jocke Olsson a déjà quitté le groupe. That's life.

SIGNS OF DECLINE : A fit of anger (CDEP, M&O Music)

Régions de suite un problème sémantique. Si ce disque est chroniqué dans la rubrique "formats courts", c'est uniquement parce qu'il s'agit d'un EP 4 titres, car si l'on tient compte de son temps de parole, on est assez éloigné du principe même de concision, le disque s'étalant sur plus de vingt minutes. En vinyl, ça aurait eu du mal à tenir sur un 7", on parle donc bien là d'un EP calibré CD. Mais il est vrai que la musique de Signs Of Decline ne souffre guère le laconisme et l'éjaculation précoce. Quand on fait du death-thrash metal, passé le cri de guerre primal pour déclarer les hostilités, on a plutôt tendance à s'élaner pour une solide course de fond une fois les amplis branchés. Ce qui explique probablement pourquoi ils sont six pour assurer les relais, avec deux guitaristes et deux chanteurs tournant autour d'une section rythmique aussi inébranlable qu'un abri antiatomique de la grande époque soviétique. À se râcler la glotte comme ils le font, les deux hurleurs font bien de se lancer dans ces parties de ping-pong vocal sans compunction, histoire de ne pas

risquer le pétage prématuré de leur cordage laryngé. Ce qui vaut aussi pour le câblage, purement métallique celui-là, des guitares, sûrement montées en acier galvanisé. Pour bercer bébé ou pour accompagner mémé sur sa fin de vie, Signs Of Decline n'est peut-être pas l'officine la plus adaptée à la situation, mais pour emmerder votre voisin qui vous réveille avec sa tondeuse le dimanche à l'aube, vers les 14-15 heures, c'est parfait. Croyez-moi sur parole, j'ai testé.

PRIMORDIAL BLACK : Monas hieroglyphica (CDEP, M&O Music)

Ce groupe est la preuve qu'il ne faut jamais désespérer, y compris d'une dictature islamique. On peut toujours s'extraire de la tourmente, même si ça ne doit pas être facile tous les jours pour ce groupe tunisien. Le mouvement Ennahdha, affilié aux Frères Musulmans et parti le plus représenté à l'assemblée constituante, doit consciencieusement veiller à mener la vie dure à tous ceux qui ne filent pas droit, et ça n'est sûrement pas qu'une figure de rhétorique. Au moins Primordial Black parviennent-ils à sortir de leurs frontières, "Monas hieroglyphica" étant leur premier disque, un EP quatre titres mixant black et death métal en une orgie sonore essentiellement élaborée par le chanteur et guitariste Yasser Mahammedi Bouzina qui a composé et enregistré trois des quatre morceaux avant même que le groupe soit formé, ce qui s'apparente bigrement à un one man band, fut-ce de manière éphémère puisque, depuis ces premiers enregistrements, trois larrons l'ont rejoint, ne serait-ce que pour les concerts dans un premier temps, à charge ensuite pour le gang de voir ce qu'il en sera du futur, et donc des prochains disques éventuels. En attendant, savourons le groove rageur de ce disque, sans qu'il soit besoin d'en déchiffrer des cryptogrammes qu'il ne présente pas. Le métal de Primordial Black se suffit à lui-même, suffisamment chargé en phéromones propres à vous stimuler le marteau, l'enclume et l'étrier, tout en même temps, ne lésinons pas sur les moyens.

ÉPAULE TATTOO : Épaule Tattoo (CD autoproduit)

Attention, publicité mensongère ! Si vous espérez courber l'échine devant un concept-hommage à ce brave Étienne, vous risquez la déception XXL. Épaule Tattoo est un groupe punk lyonnais au ras des racines, au plus près de l'os, au bord de la crise de nerfs. Il s'agit de l'un des nombreux projets de cet infatigable activiste gone nommé Seb Radix - je vous laisse checker sur Internet pour juger de l'hyperactivité du bonhomme. Épaule Tattoo c'est du punk tendance n'roll millésimé années 80. Inutile de préciser que ça joue plus vite que Lucky Luke défouaillant sous EPO. Les titres sont le plus souvent sous les deux minutes, et, quand ça les dépasse, ça tient plus de l'épi récalcitrant sur le crâne de Yul Brynner que de la volonté de se réincarner en Pink Floyd de la génération Z. Le son est lo-fi (euphémisme), le chant est féminin, les guitares sont assez déglinguées, les mélodies brinquebalantes, le tout vous donne l'impression d'être à bord d'un train-fantôme dont le boullonnage aurait été bâclé, autant dire que c'est juste ce dont vous avez besoin pour vous donner le courage de partir au boulot, là où-ce que tout est millimétré au quart de poil et poli au micron près, trop propre pour être honnête, et ainsi vous refiler votre dose quotidienne de chaos pour supporter ce monde trop aseptisé. Épaule Tattoo devrait être acclamé comme il se doit, comme une entité faisant œuvre de Salut Public.



SCROTUM : Pendu par balles (CD, Combat Rock)

Il existe mille et une manières de mourir, voire peut-être même un peu plus, je ne suis pas au courant de tout, mais deux précautions valent mieux qu'une, doubler le système d'exécution ne peut qu'accroître les chances de réussite. Un bon nœud coulant et une petite bastos de 9mm associés, voilà autant de gages de succès. Si ça rate, c'est que ce n'est pas la peine d'insister, le jour n'est pas encore arrivé, même une bombe atomique ne saurait faire mieux. En revanche, pour ce qui est de Scrotum, c'est sûr, ils n'ont même pas tenté le coup puisqu'ils sont encore là pour nous pondre un nouvel album. Un disque en deux temps, avec double effet Kiss Cool pour deux fois plus de plaisir. Sur ce coup là, Scrotum sont dans une phase duale assumée. Je m'explique. D'abord, pour ceux qui ne sauraient pas qui sont Scrotum, il s'agit d'un pur groupe punk, originaire de Semur-en-Auxois, Côte d'Or, né il y a déjà plus de trente ans. Ce qui ne rajeunit



Pendu par balles

personne, mais on fait avec. Scrotum fait du punk comme Rodin travaillait le bronze, pour l'éternité, ou, a minima, pour la postérité, aussi solidement et avec la même force brute. Pour le macramé, on se tâte encore. Un punk haute énergie qui décape, qui abrase, qui rabote, et n'espérez même pas vous en tirer en revêtant une armure de plates ou en vous injectant un peu d'ADN de la Chose, ou même de Superman, le punk de Scrotum attaque tout avec la même abnégation qu'une goutte d'acide fluoroantimonique (qu'a-t-il donc contre Monique ? j'en ai moi-même connu certaines, elles étaient charmantes). Depuis 2016, après plusieurs années d'hibernation, Scrotum en est à son troisième album. Avec l'âge, ils sont devenus plus prolifiques qu'au temps de leur folle jeunesse. Surtout, avec cette seconde vie, le groupe s'est adjoint les services d'un ingénieur du son aux méthodes très particulières, Xavier-Luc Poirier. Ce dernier n'est pas un inconnu de la bande puisque, dans les années 2000, quand Scrotum était en vacances prolongées, il était le guitariste de la Dérive Des Incontinents, groupe dont le batteur était Jérôme Laureau, batteur-chanteur de Scrotum, tant dans sa prime incarnation qu'aujourd'hui. La particularité de Xavier-Luc Poirier, c'est l'enregistrement dans les conditions du live, ce qui, pour lui, n'est pas qu'une formule toute faite. Pour la pratique c'est simple, tout le monde dans la même salle, jusque-là, ça n'est pas spécialement inhabituel, surtout pour les groupes qui n'ont pas trop de tunes à dépenser dans un "vrai" studio "professionnel". Plus fort, pour capter les bestiaux jouant en direct live devant lui, Xavier-Luc Poirier n'installe qu'une paire de micros d'ambiance qui prennent donc tout en bloc. Pas question de multiplier les micros devant chaque instrument pour traquer la moindre double croche bien planquée derrière le mur du son, ni de les brancher directement sur une table de mixage pour éviter tout débordement rougeoyant des vu-mètres. Il garde ainsi toute la spontanéité, l'énergie et la sauvagerie du groupe dans son biotope naturel, la cave, le garage ou la grange de répétition. Le pire, c'est que ça fonctionne comme en témoignent "Vermeille" (2016) et "Seulerie" (2017), les deux albums précédents. Sauf que, pour "Pendu par balles", le groupe voulait retenir l'expérience d'un son moins compact, moins brut, moins grognon. Il n'a pas été facile de convaincre Xavier-Luc Poirier de faire comme tout le monde, mais ce dernier a fini par se laisser fléchir et s'est donc prêté au jeu des quinze micros sur la batterie et des capteurs devant chaque ampli. Ce qui donne ce nouveau "Pendu par balles" qui, de fait, sonne différemment de ses prédécesseurs, même si Scrotum reste Scrotum, juste un peu plus polis - ils sont désormais capables de dire bonjour et merci - un peu moins rugueux, mais ça va, ça n'est pas non plus Sum 41 ou Blink 182, c'est toujours punk, plus punk en tout cas que bien d'autres qui revendiquent pourtant cette même appartenance sans convaincre grand-monde. Ecouter Scrotum, c'est être assuré de puer la sueur, la bière et la chaussette sale à la fin du disque. Pas de souci. Sauf que Xavier-Luc Poirier a tenu à enregistrer l'album également avec sa méthode de travail habituelle, tout le monde dans les trois mètres carrés de la bêtaillère à se postillonner allègrement dans le nez et à se faire saigner les oreilles. À la fin, c'est l'auditeur qui gagne. Car, incapables de choisir la meilleure version à mettre sur disque, Scrotum a décidé de les y coller toutes les deux. Ensuite, à chacun de se faire son opinion et décider laquelle préférer. On

a donc deux fois les quinze même titres, pour à peine plus d'une heure de musique - oui, Scrotum joue vite, punk quoi - d'abord la version "clean", puis la version "crade". Personnellement, étant un indémodable - c'est de circonstance - adepte de l'adage "plus c'est craspe, mieux c'est", je penche nettement vers la version fangeuse, avec ses guitares bien grasses et égrillardes, notamment la basse ronflante et outrancière comme sur "Quatre" - deux fois deux, on revient à la dualité qui marque de manière indélébile ce disque - un hommage évident aux Ramones. Raahhh ! Ou encore les cordes tout en distorsion et les amplis saturés de "Poupée" qui feraient passer un char Leclerc pour une Zoé électrique. Pour faire la jonction avec la première vie de Scrotum, le groupe a même repris l'un de ses premiers titres, "La tourbe" (sur l'album "Testiburnes et prostituées" en 1998), avec sa petite rythmique skankante qui pourrait passer pour légère, n'étaient les trois kilos de bouillasse qu'on se récupère sous les semelles des paraboos simplement en l'écoutant. Deux disques pour le prix d'un que ce "Pendule par balles" qui, finalement, vous laisse toujours le choix des armes, létales comme musicales. Si ces gens-là ne font pas montre d'un savoir-vivre punk certain, je veux bien me faire bouddhiste et ne plus picorer que des graines jusqu'à la fin de mes jours, ce qui devrait arriver vite à ce régime.

The MONO MEN : Stop draggin' me down (CD, Dangerhouse Skylab)

Attention, on touche là à l'une des pierres angulaires de la scène garage revival qui, depuis une trentaine d'années, a redonné vie à un genre aujourd'hui largement sexagénaire. "Stop draggin' me down" est le premier album des Mono Men, le légendaire groupe de Bellingham, Washington, emmené par le non moins renommé Dave Crider, chanteur, guitariste et principal compositeur de ces monomaniaques du riff à haut indice d'octane. Si les Mono Men se sont formés en 1987, "Stop draggin' me down", sous sa superbe pochette signée Art Chantry, paraît à l'origine en 1990 sur Estrus, les 500 premiers exemplaires en vinyl jaune. Estrus le rééditera en 1992, en vinyl bleu, puis plus rien. Depuis plus de trente ans, "Stop draggin' me down" est donc virtuellement introuvable, sauf sur le marché de la collection, et encore, à dose homéopathique. Et à des tarifs qui, souvent, ne prêtent pas trop à la bagatelle. Aussi, aujourd'hui, que le label lyonnais Dangerhouse Skylab réédite ce disque, en vinyl bicolore vert-orange, ne peut que réjouir les garageux du monde entier. Enfin, au moins les Français. À la réécoute du disque, on constate surtout qu'il n'a pas pris une ride, ce qui est l'apanage du garage, l'un des styles musicaux qui vieillit le mieux. Avec ses réminiscences punk, la musique des Mono Men est énergique à souhait tout en préservant un sens de la mélodie tout en finesse et en subtilité. Un vrai travail de funambule. Au format classique de douze titres, "Stop draggin' me down" fait la part belle aux originaux, dix, dont sept signés ou co-signés par Dave Crider et un huitième signé collectivement par le quatuor. S'insinuent parmi eux deux reprises, "Boss" des Rumlbers (Californie 1962) et "Ain't no friend of mine" des Sparkles (Texas 1967), qui renseignent sur la culture rock'n'roll-garage d'un groupe qui, en dix ans d'existence (ils splittent en 1998) auront fait paraître une dizaine d'albums cruciaux et essentiels. Bizarrement associés à la scène grunge, pour de pures raisons géographiques, les Mono Men furent pourtant loin de la hype - clin d'œil sémantique appuyé puisqu'on peut justement les voir dans le documentaire "Hype !" de Doug Pray en 1996 qui traite du mouvement grunge du nord-ouest des USA - que véhiculait un style, largement forgé par les médias, pourtant fort disparate. Si vous étiez trop jeune pour avoir écouté les Mono Men à l'époque, ne ratez cette occasion de vous offrir une bonne tranche de garage-rock avec cette nouvelle fournée. L'un des fous meilleurs groupes des 90's.

DEAD EARTH : From the ruins (CD, M&O Music)

A peine une demi-décennie d'existence pour Dead Earth et le groupe a déjà connu bien des vicissitudes. Aujourd'hui, du line-up original, il ne reste que le chanteur Jack Sabolich, un sacré resquilleur. Du coup, "From the ruins", le deuxième album du groupe, est le premier enregistré avec la plus récente formation qui comprend notamment Ernesto Colon, ex-guitariste des très renommés Merander, groupe hardcore-thrash-metal new-yorkais. Le thrash-metal est également le fond de commerce de Dead Earth, comme si un aïeul commun avait contribué, du fond des âges, à la généalogie de tout ce petit monde. Tant au niveau du nom du groupe que du titre de ce nouvel album, on voit que Dead Earth, comme beaucoup d'entre nous - à l'exception de ces crapules de politiciens et de ces salopards de capitalistes-libéraux qui préfèrent jouer les autruches plutôt que d'assumer leurs

responsabilités en matière de destruction environnementale - font l'amer constat que notre bonne vieille Terre est en sale état, et par conséquent ses habitants aussi, humanité comprise qui n'est pas pour rien dans sa destruction programmée. Pas la peine d'être soi-disant si intelligents. Encore que, en la matière, le premier lombric venu fait preuve de nettement plus de bon sens que nous. D'ailleurs, pour le nom du groupe, Jack Sabolich fut tout simplement inspiré par une balade qu'il a faite un jour dans et aux alentours de sa ville, Cincinnati, Ohio, balade au cours de laquelle il n'a pu que remarquer les ordures ménagères qui jonchaient les rues et les bords des routes, nos propres ordures, celles dont de nombreux bovins se délestent allègrement n'importe où plutôt que de les porter ne serait-ce qu'à la poubelle la plus proche. Encore n'est-ce là que l'infime portion de nos déchets, loin des quantités dantesques rejetées par l'industrie en général. La Terre est effectivement à l'agonie, même si elle n'est pas encore tout à fait morte comme le suggère ce nom de Dead Earth, et elle se couvre tout doucement de ruines, comme le laisse entrevoir le titre de l'album. Difficile d'être plus en phase avec le quotidien. Un état de décrépitude hélas fort bien illustré par la sauvagerie et la brutalité de la musique de Dead Earth qui ne nous laisse aucun répit une fois le premier accord plaqué. Ce disque déroule ses riffs puissants et cataclysmiques comme un volcan hémorragique, ses rythmes telluriques et sismiques comme une charge de titanosaurus épileptiques, ses refrains agressifs et enragés comme un Arès rendu fou furieux par l'ivresse du combat (qu'aurait pensé Homère de l'héroïsme musical de Dead Earth ?). Dead Earth se présentent comme les prophètes d'une apocalypse annoncée de longue date, même si ce n'était pas forcément pour les raisons qui lui vaudront finalement de se produire. Les 4 centaures originels sont maintenant plus de 8 milliards, c'est sûr que leur pouvoir de nuisance s'est singulièrement accru.

DEAD FORMATS VOLUME 2 (CD, Pure Noise Records)

L'an dernier paraissait le premier volume de la série de compilations "Dead Formats". Le truc qui accrochait tout de suite l'intellect de l'auditeur, c'était surtout l'association entre le label américain Pure Noise Records et la marque de bière Pabst Blue Ribbon pour brasser ces compilations. D'un côté un label basé à Nashville, Tennessee, de l'autre une brasserie située à Milwaukee, Wisconsin. Dans les deux cas, on est en plein cœur de l'Amérique profonde, plutôt traditionaliste, pour ne pas dire réac. Encore qu'à Nashville, ces derniers temps, on a largement dépassé le stade "capitale de la country". Certes, officiellement, sur les panneaux se dressant aux entrées de la ville, on ne manque pas de le proclamer toujours fièrement, mais, dans les faits, il y a longtemps que la scène musicale locale s'est ouverte à d'autres courants, Pure Noise en étant l'un des exemples les plus flagrants, spécialisé dans le punk-rock, le hardcore, le métal ou le rock alternatif. Ce qui nous amène au second gimmick développé par la franchise "Dead Formats", demander aux groupes du label de se réapproprier une reprise. Quelle qu'elle soit. Les groupes sont libres dans leurs choix, tant spatiaux que temporels. Chaque fournée en voit quinze se prêter à l'exercice, et on ne compte aucun déserteur dans cet enrôlement, c'est beau la solidarité et l'engagement. Le premier volume de "Dead Formats" n'a peut-être pas battu des records de ventes, il a cependant dû trouver suffisamment de plaideurs pour défendre sa cause puisque, un an plus tard, le label et la marque de houblon liquide remettent le couvert avec quinze nouveaux convives. Dont quelques poids lourds du label, Less Than Jake ou les Bouncing Souls notamment. Rayon reprises, c'est fort éclectique. Si les punks sont à l'honneur, comme Jawbreaker ("Do you still hate me ?" repris par Koyo), ainsi que les métalleux, comme Linkin Park ("Lying from you" repris par Belmont) ou Slipknot ("Get this" repris par Mugshot) - même si on peut regretter que ce soit un métal très commercial qui ait eu l'heur de se voir ainsi adoubé, ces deux titres n'étant donc pas les meilleurs du lot, loin de là - on trouve aussi des choses plus surprenantes, dans le genre agréable. Ainsi, la sélection s'ouvre avec Less Than Jake reprenant les Kinks. Double surprise même puisque, plutôt que de se pencher sur les heures de gloire du groupe anglais, les résidents de Gainesville, Floride, ont plutôt fouillé dans le panier à linge sale, y extirpant un "Come dancing" datant de 1983, extrait de l'album "State of confusion", soit la période hard-rock des Anglais, Less Than Jake traitant la chose à sa manière ska-punk. Au passage, Less Than Jake est le seul groupe de la sélection à faire une double apparition, comme repreneur et comme repris puisque, plus loin, Youth Fountain se frotte à "Look what happened", circa "Borders & boundaries" en 2000 quand le groupe était encore chez Fat Wreck. Autre curiosité, la reprise de "Saturday night's alright (for fighting)" d'Elton John par the

Chisel. Une réussite très rock'n'roll. En même temps, ce n'est pas la période la plus pourrie d'Elton John qui est ici cartographiée puisque l'original date de 1973 quand le binoclard à moumoute prétendait encore faire un peu de glam-rock. Il en était loin, mais c'était toujours un poil mieux que la variété rance dans laquelle il se vautre depuis des décennies. Notons encore "In the dark" de Toots and the Maytals repris par the Bouncing Souls. Du pur reggae à la base, le titre étant paru en 1974 sur l'album éponyme, traité ici en acoustique par le groupe du New Jersey, sans aucune référence à de quelconques rythmes chaloupés. Ou bien "Bizarre love triangle" de New Order repris par the Early November. La new wave disco du groupe anglais, formé par les survivants de Joy Division, étant parfaitement copiée par le groupe du New Jersey, qui a probablement beaucoup écouté ses aînés. Pas trop ma tasse de thé, mais c'est un peu le principe de ce genre de compilations, on y trouvera à la fois ses desserts préférés et ses légumes pas toujours très appétissants. Au final, j'avouerais néanmoins une certaine faiblesse pour la reprise de "Lithium" de Nirvana par Lavalove. Ces dernières, originaires de Los Angeles, sont un quatuor féminin plutôt adepte d'indie-pop et c'est dans ce style qu'elles traitent "Lithium", ce qui a pour conséquence de faire ressortir la mélodie du morceau. Un bien puisqu'on oublie trop souvent que Kurt Cobain, en bon fan des Beatles qu'il était, savait justement troussez des mélodies imparables, souvent noyées sous le déluge sonore de Nirvana. Lavalove remet donc un peu d'ordre dans ce bazar, la voix de la chanteuse Tealarose, aigrette en diable, n'étant pas sans évoquer celle, toujours en équilibre instable, de Kurt Cobain. Bel hommage.

The EVIL O'BRIANS : In good company (CD, Monster Zero)

Y aurait-il un léger contentieux entre le groupe allemand et les Irlandais portant le nom de O'Brian - dont ne fait d'ailleurs pas partie l'écrivain anglais Patrick O'Brian puisque ce dernier écrivait sous pseudonyme, il s'appelait Russ en vrai ? On pourrait le croire vu le nom du groupe qui prétend que certains O'Brian sont mauvais, voire très mauvais. En même temps, comme ils n'en disent pas plus, tous les O'Brian du monde peuvent encore croire qu'il ne s'agit pas d'eux à titre personnel, c'est déjà ça. Et surtout pas nos cinq oliviers j'imagine qui ont tous choisi de se faire adopter par des O'Brian pour en porter le nom, comme certains autres frangins aussi taquins quant à leur généalogie putative. En revanche, s'il est une chose que les Evil O'Brians apprécient particulièrement, c'est la bière, ils en renversent partout, depuis la pochette de ce second album jusque dans les paroles de quelques chansons (l'explicite "I love beer"). De sacrés chevaucheurs de canette les Teutons, en verre ou en alu ils s'en foutent, ils ne sont pas bégueules, tant qu'il y a du malt et du houblon, ça passe. Ah oui, ils aiment bien aussi les contes de fée, surtout quand ils finissent mal ("Big bad wolf"), les aliens, surtout quand ils viennent s'encanailler dans les biergarten ("Space invaders" sur l'air de "The KKK took my baby away" ça fait sens), ou les jeunes filles en fleur, surtout quand elles s'appellent Amelie ("Amelie"), et ils détestent leurs patrons, comme tout le monde ("My new boss"), et les fantômes, on se demande bien pourquoi ("White like a ghost"). À part ça, ce sont de charmants garçons emplis de juvénile insouciance qui ont appris à compter jusqu'à quatre - 1-2-3-4 ça vous dit quelques chose ? - et qui aiment bien les amitiés sincères, spécialement quand elles tournent autour de la lager ("In good company"), je sais ça fait un peu monomaniacque. Quant à tenter le concours de la bière au mètre avec eux, je vous le déconseille, à une canette le morceau et avec quinze titres sur l'album en moins d'une demi-heure (seize même parce qu'ils ont trouvé le moyen de coller un morceau caché sur un truc aussi court, si c'est pas du vice), vous risquez de tomber les premiers, d'autant qu'ils sont sûrement capables d'écluser tout en jouant, sachant parfaitement que cet avantage qu'ils semblent vous laisser n'est qu'un leurre. Oui ils sont quand même un peu "evil", faut bien justifier leur accroche sociale. Dans les romans ou les comics, j'ai toujours préféré les méchants aux héros, ça doit être pour ça que j'aime bien les Evil O'Brians. Euh ouais, pour la musique aussi, c'est vrai.



PUNKULTURE 11 (Fanzine, Mass Productions - www.massprod.com)

Une nouvelle parution du fanzine annuel "Punkulture" se savoure comme il se doit, avec délectation autant qu'avec gourmandise. Au préalable, il me faut juste préciser que cette chronique risque fichtrement de ressembler à celles des numéros précédents, c'est que l'équipe du fanzine continue à faire du bon boulot et qu'il me paraît difficile de ne pas le souligner, fut-ce au prix d'une certaine redondance. Le jour où ça se relâchera du côté de la qualité et que ça commencera à pâlir du côté de l'encre, il sera toujours temps de faire du petit bois de cette affaire. Mais, pour paraphraser Abraracourcix, m'est avis que ça n'est pas pour demain, ni même pour après-demain. Avec une parution annuelle, et avec l'histoire des intervalles qui nous a tant fait souffrir dans nos cours de mathématiques dès l'école primaire, un onzième numéro devrait donc célébrer le dixième anniversaire du bazar. Alors oui mais non, pas tout à fait. Primo parce que le premier volume est sorti en mars 2014 et celui-ci en septembre 2023, secundo parce qu'il y a eu des décalages dans le planning, à preuve ces numéros qui sortent soit au printemps soit en automne. En prime, en 2020, à cause de cette merde de COVID, et comme il n'y avait rien d'autre à faire, surtout quand on n'applaudissait pas comme des ânes tous les soirs à 20 heures, la rédaction a eu un peu de temps pour accélérer la confection d'un numéro qui n'avait mis que six mois à paraître après son prédécesseur. Bref, il y a comme qui dirait un peu de flottement dans cette belle rigueur métronomique. En conséquence, ce n'est censément qu'avec le numéro 12 que le zine devrait souffler ses dix bougies, même avec un peu de retard puisqu'il ne devrait de toute façon pas sortir en mars 2024 mais un peu plus tard. Ce qui fout en l'air mon bel effet rédactionnel qui aurait dû me permettre de chanter "Joyeux anniversaire Punkulture" seul devant mon clavier en écrivant cette petite notice. Tant pis, je le fais quand même, quitte à recommencer l'an prochain. J'ai un peu l'air d'un con, c'est vrai, en plus d'une migraine carabinée à me creuser le citron avec cette histoire de jubilé, mais comme il n'y a personne pour me voir, je m'arrange avec ma honte. Or donc, si je passais en revue le sommaire de cette nouvelle livraison plutôt que de débiter mes conneries habituelles ? J'en vois qui opinent vigoureusement du bonnet, pas fâchés semble-t-il. Et comme d'habitude, je vais commencer par : Comme d'habitude. Ainsi que je crois vous l'avoir dit plus haut, tout ça reste du haut de gamme, je vais donc faire dans l'élogieux, comme d'habitude. D'abord la très belle couverture signée Elie Hammond (clin d'œil à l'héroïne de "V pour Vendetta"), tatoueuse

de son état, également interviewée dès le premier article du zine, histoire de partir sur des bases saines. Elle n'est d'ailleurs pas la seule artiste passée à la question, Y5/P5, le spécialiste du sous-bock revisité, n'y coupe pas non plus. Mais, l'essentiel des entretiens a rapport avec la musique, groupes, labels, activistes divers. Allons-y pour un très long name dropping par ordre d'apparition éditoriale : Erik Tunison (bateur de Die Kreuzen), Grade 2, Israel Joseph I (Bad Brains), the Take, Asfixia Social (Brésil), Police On TV, K-Sos, Martial Marzoukou Macauley, Béatrice Dalle (tiens ?), Toxic Frogs, Carmen Colère, Brigada Flores Magon, Et On Tuera Tous Les Affreux, Commando, Toma Rockin' Dogs (et Lipstick Vibrators), David (Euthanasie Records). Ouf ! Ça en fait des litres de salive écoulés autour d'un micro et d'encre utilisés sur les rotatives, mais quand c'est pour la bonne cause, on ne compte pas. Pour compléter, c'est la routine, quelques scène-concert-festival reports, un tour d'horizon de la scène lilloise, les papiers récurrents des sieurs Marcor et Blam-Blam, une palanquée de chroniques disques-livres-fanzines, comme s'il en pleuvait, pire qu'un automne humide sur le Pas-De-Calais, et vous avez vos 100 pages syndicales pour parfaire votre culture punk et ne pas mourir idiot devant Rock & Folk, Michel Drucker ou Francis Zégut. C'est dire si "Punkulture" fait œuvre de salut public, mais je crois vous l'avoir déjà signalé lors d'un précédent écho, ou si je ne l'ai pas fait, j'aurais dû, en ce cas, voilà l'erreur réparée.

'68 : Yes, and... (CD, Pure Noise Records)

Bien que "Yes, and..." soit déjà le quatrième album du groupe d'Atlanta '68, je dois avouer que, jusqu'à présent, j'étais passé à côté de cette bande de mutants. Je n'en sais pas plus sur eux maintenant que j'ai écouté le disque mais comme ça, au débotté, je me demande à quoi ils peuvent bien ressembler, sûrement un beau ramassis d'anatomies hors norme, cerveau compris, tant les gonzes font dans le bizarre et le déglingué. En gros, et pour faire simple, vous prenez un solide fond bluesy façon Jon Spencer Blues Explosion qui aurait perdu l'essentiel de ses neurones dans une série de crash-tests en remplaçant les mannequins de cire habituellement utilisés pour ces occasions, vous y répandez une crème noisy fleurant bon son Sonic Youth ayant trop abusé de la pervitine et vous assurez la finition avec un coulis hardcore à la Jesus Lizard quadripolaire, minimum. Ce disque fait plus de boucan à lui tout seul qu'une escadrille de Boeing 747 se tirant la bourre entre le Crottoy et Bécon les Bruyères, ou entre Marietta et Chattanooga pour conserver une certaine cohérence géographique. Pourtant, '68 n'est qu'un duo guitare-batterie, officiellement. Comment peuvent-ils être aussi bryuants avec aussi peu de bras et de jambes à disposition, voilà qui reste un mystère de l'évolution. Durant dix ans, Josh Scogin, le chanteur et guitariste de '68, avait été le hurleur en chef du groupe hardcore the Chariot, il s'est juste fait greffer une guitare au bout des mains en formant '68, ce qui n'a en rien calmé ses ardeurs, au contraire. Car en plus de proférer les mêmes éruptions enragées, il vous empile les riffs en une pagaille ultra saturée, y compris parfois en troquant sa six cordes contre une basse ronflante et bourdonnante, comme un Tétris bordélique à souhait, les pédales d'effet devant se faufiler au milieu de tout ce bordel supersonique. Derrière, le bateur Nikko Yamada n'est pas en reste, cognant sur ses tambours comme s'il avait le Mike Tyson des grands jours face à lui. L'histoire ne dit pas s'il deviendra un jour champion du monde de MMA, mais il s'entraîne dur en tout cas. Si vous aimez vous faire fouailler les entrailles au fer rouge, si vous adorez quand vos oreilles craquent de bonheur, si vous êtes en extase quand votre carcasse tremble de partout comme après une dizaine d'orgasmes en continu (bravo, belle santé), '68 est définitivement un groupe à votre mesure. Bien qu'à ne pas écouter au petit-déjeuner, votre café, sous l'effet de ce tsunami sonore, risquant de gicler de votre tasse, tartine comprise, avant même que vous en ayez ingurgité la moindre gorgée. Pareil chez vos voisins, y a pas de raison, le partage n'est-il pas une vertu d'après ce que les lèche-culs de la bien-pensance s'évertuent à nous seriner ? Dans ce cas-là au moins, je suis prêt à adhérer à leur théorie, ce sera probablement la seule fois de ma vie. Merci à '68 de m'avoir ouvert l'esprit avec ce road-trip en fourgon cellulaire blindé et scellé.



MUGSHOT : Cold will (CD, Pure Noise Records)

Nouveau disque pour le trio metalcore californien (San Jose). Cinq titres à la furia régimentaire qui s'en prend à tous ces "décideurs" socio-politiques plus soucieux d'assouvir leurs égotistes désirs totalitaires et dictatoriaux que de s'occuper de ce pourquoi ils sont censés avoir reçu mandat (par qui ? une minorité la plupart du temps, comme Macron et ses 20% d'aficionados seulement mais qui nous bombarde d'oukases). Il en va des États-Unis comme du reste du monde, et la France ne fait pas exception, les abus de pouvoir et la manipulation, notamment médiatiques, tiennent lieu de convictions pour tous ces petits roitelets délégués. Le chaos psychotique généré par Mugshot se révèle donc la musique la plus adaptée pour dénoncer ces turpitudes nauséabondes, entre metal et hardcore. Depuis dix ans que le groupe existe, il a eu de quoi parfaire son discours, surtout avec les calamiteuses années Trump, qui risquerait bien de renaître de cendres qu'on croyait pourtant définitivement dispersées. Les électeurs, quel qu'ils soient, sont décidément les mêmes moutons atteints de botulisme.

Pierre OMER'S SWING REVUE : Tropical breakdown (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

Ex membre des Dead Brothers, le chanteur et guitariste suisse Pierre Omer forme son groupe, Swing Revue, en 2009. Après plusieurs années passées à bâtir sa réputation sur scène, Pierre Omer's Swing Revue sort son premier album, "Swing Cremona", en 2016, vite suivi, l'année suivante, par le single "I saw ghosts". À partir de là, on se dit que la machine à swing est lancée et qu'on ne l'arrêtera plus. Il faudra juste une saloperie de virus et une litanie d'apprentis fùhrers pour que le monde cesse quasiment de tourner, au propre comme au figuré pour les groupes musicaux. Du coup, ce n'est qu'aujourd'hui que Pierre Omer's Swing Revue fait paraître son second album. Peste, ça nous manquait quand même pas mal tant le jazz exotico-cinématographique tendance polar de Pierre Omer's Swing Revue a su développer une argumentation en béton pour défendre sa cause. Un jazz en petite formation autour de la guitare de Pierre Omer avec batterie, orgue Fender Rhodes (la marque et le modèle ont leur importance) et trompette en roue libre. Ajoutez une contrebasse mercenaire pour lier le tout et vous vous retrouvez quelque part entre l'Apollo de Harlem des années 30 et une sorte de Buenavista Social Club jazzy du 21e siècle, avec quelques courants erratiques pour que la navigation ne soit pas assez linéaire pour devenir lénifiante, ce dernier qualificatif ne s'appliquant nullement à la musique de Pierre Omer's Swing Revue avec l'intégration d'instruments aussi étranges qu'un bandonéon ou un piano jouet, ou des reprises aussi disparates que "Atomic swing", version chantée d'un instrumental de l'accordéoniste musette Jo Privat (on ne l'a pas vue venir celle-là), "L'amour à la plage", la scie tropicalo-pop de Niagara, "Zanzibar", version vocale d'un instrumental du tromboniste portoricain Juan Tisol (qui fut, en son temps, le seul musicien de l'orchestre de Duke Ellington, une singularité qui vaut tous les passeports du monde), ou encore "Just one kiss", anthem new wave de the Cure. On comprend aussitôt que si Pierre Omer's Swing Revue est un groupe de jazz et de swing, il n'est certes pas la énième variation mainstream d'un style qu'on réduit trop souvent, surtout sous nos latitudes chauvines, à ce jazz manouche devenu aussi peu bandant qu'une Jeanne Calment à force de nous le servir à toutes les sauces mercantiles et consensuelles. Avec Pierre Omer's Swing Revue, le jazz reste ce style aventureux qui fait que, depuis plus de cent ans, il a su évoluer et se renouveler en marge d'un business qui, finalement, ne sait pas trop quoi en faire sinon l'émasculer façon variété pour tenter de le faire rentrer dans le rang. Heureusement, il reste des irréductibles (ici Helvètes plutôt que Gaulois) pour résister encore et toujours à la facilité méprisante et tarifée de la muzak de bas étage.

PRIMITIVE LIMOUSINE : Gasolinophonic (CD, Art Majeur Records)

D'accord, je suis un peu long à la détente sur ce coup-là puisque ce deuxième album du groupe havrais est sorti en 2021, mais primo, ma feuille de chou n'est pas "Rock & Folk", je n'ai pas besoin de courir mordicus après le scoop pour capter l'attention des pubards, deuxio, je n'avais pas fini ma partie de carambole quand il est sorti et il y a des priorités dans la vie, même si, m'y prenant comme un pied avec une queue entre les mains pour faire s'entrechoquer trois malheureuses boules, je me prends régulièrement des branlées dans ce genre de parties fines. Hors donc, le duo Primitive Limousine a remis un peu de gazoline dans sa stéréo pour nous fricasser un nouvel album plein de wack'n'wooll, de blues et de punk chahuteur. Petit rappel des faits pour ceux qui auraient raté le début, Primitive

Limousine est un duo pour le moins atypique puisque constitué d'un bassiste et d'un batteur, donc sans guitare ni, a fortiori, claviers et autres artifices superflus. Une basse hyper saturée pour compenser l'absence de six cordes, une batterie parfois remplacée sur scène par un kit plus minimaliste constitué d'un cajon amplifié, d'une caisse claire et d'une mini cymbale, le tout au service d'une musique qui compense l'ascétisme du personnel par une puissance de feu capable de vous décimer une charge de hussards plus méthodiquement qu'une batterie Gribouval de 12. Sur ce nouvel album, Primitive Limousine déploie les grands moyens, un son d'une ampleur digne de la cape de Dracula, enveloppante et gluante, des compositions tirées au fil à plomb et tendues comme un string sur le postérieur d'une Vénus callipyge et des arrangements capables de vous raboter clandestinement cent kilomètres d'autoroute en moins d'une heure. Ce disque se révèle nettement plus sauvage et teigneux que le premier, "Fragrance of noise" en 2018, preuve que le duo n'est pas en manque de ressources musicales et matérielles. En fait, leur seul souci est probablement de trouver les pompes capables de leur fourguer le carburant idoine pour faire tourner un moulin qui n'acceptera certainement pas un quelconque ersatz à base d'alcool de patate. Primitive la Limousine, c'est marqué sur la pochette, tout aussi primitive la gnôle qui l'abreuve.

The HU : Rumble of thunder (CD, Better Noise Music - www.betternoise.com)

Après un premier album en 2019, "The gereg", qui a sérieusement affolé la planète métal, le groupe mongol the Hu remet le couvert avec ce second opus. Si leur premier effort célébrait leurs grands ancêtres, ceux qui, avec Gengis Khan à leur tête (cf "The great Chinggis Khaan"), ont conquis le plus vaste empire qui ait jamais été fondé sur Terre - à l'époque, "gereg" désignait une sorte de passeport diplomatique pour voyager à travers l'empire - ce deuxième album s'attache plutôt au mode de vie mongol. "Rumble of thunder", c'est évidemment le tonnerre déclenché par les hautains cavaliers mongols quand ils déferlaient sur leurs ennemis. On peut dire qu'ils en avaient dans le calbute les bougres, la légende prétendant que, comme leurs ascendants, les Huns - "hu" est le mot racine mongol pour désigner un "humain" et the Hu définit sa musique comme du Hunnu rock, en référence à l'empire hunnique - ils vivaient littéralement sur leurs chevaux, y mangeant, y combattant, voire même y dormant. Certes, les membres de the Hu ne mènent peut-être plus une vie aussi rude qu'à l'époque, le groupe étant même originaire d'Oulan-Bator, la capitale de la Mongolie actuelle, donc, a priori, pas vraiment de la steppe profonde, ça ne les empêche pas de perpétuer le souvenir de mœurs et d'usages toujours d'actualité pour une bonne partie des habitants du pays. Et puis, surtout, the Hu, s'ils font du métal, avec des instruments modernes, guitares, basse, batterie, n'en utilisent pas moins des instruments traditionnels tout en usant aussi de ce chant de gorge si spécifique à ce peuple, chant caractérisé par deux notes de fréquences différentes produites par un seul et même chanteur, une sacrée prouesse vocale. Quand le groupe se forme en 2016, c'est un quatuor et tous ses membres jouent d'instruments traditionnels, comme la guimbarde, la flûte, le morin khuur, espèce de gros violon à deux cordes, ou le tovshuur, sorte de luth à deux cordes lui aussi. En 2019, au moment où ils entament leur première tournée mondiale pour promouvoir leur premier album, le groupe devient octuor, intégrant définitivement guitariste, bassiste, batteur et percussionniste, instruments modernes tenus par des musiciens de studio sur l'album. Et c'est cette formation à huit qui enregistre "Rumble of thunder", une mini horde à elle toute seule, nettement plus pacifique cependant que celles qui conquièrent une énorme partie du continent eurasiatique, depuis la Chine à l'est jusqu'aux rives de la Mer Noire à l'ouest. Aujourd'hui, avec l'avion, the Hu ont quasiment conquis toute la planète grâce à leur succès et aux tournées qui ont suivi et qui les ont menés en Europe, en Australie ou en Amérique du Nord, en attendant mieux. Ceci étant, quid de "Rumble of thunder". Clairement, ce disque est le digne successeur de "The gereg", le groupe continue à développer son brassage de musique traditionnelle mongole et de métal moderne et bruyant. Si vous avez aimé "The gereg", vous aimerez "Rumble of thunder". À l'inverse, si vous n'avez pas aimé le premier album, il y a peu de chances que le second vous fasse succomber, sauf à considérer que vous êtes peut-être passé à côté de quelque chose et que vous souhaitiez vous raccrocher aux wagons, histoire de paraître branchouille face à vos amis qui, eux, sont tombés dans la marmite dès "The gereg", on a vu le cas pour d'autres groupes à d'autres époques - Philippe Manœuvre dézinguant copieusement le premier album des Ramones avant de rapidement s'autoproclamer plus grand fan du groupe quelques mois plus tard, ça en a fait sourire plus d'un. Enfin reste le cas de ceux qui sont

carrément passés à côté de "The gereg", tout simplement parce qu'ils avaient autre chose à faire (en voyage du côté d'Alpha du Centaure, en villégiature à Ryker's Island ou à Fleury-Mérogis, en train de rentrer du bois pour l'hiver) ou encore parce que le folklore mongol et/ou le métal ne sont pas leur tasse de thé au lait salé, ça peut arriver. Ceux-là pourraient fort bien découvrir the Hu avec "Rumble of thunder", ouvrant ainsi sérieusement leur champ des possibles. Je les laisse donc pleinement goûter la surprise qui en découlera, bonne ou mauvaise, ce n'est plus de mon ressort. À noter qu'il existe plusieurs pressages de "Rumble of thunder". Pour ma part, j'ai opté pour une version upgradée. Outre les douze titres de l'album classique, celui-ci en propose trois supplémentaires, en fait de nouvelles versions de trois des titres du disque. Comme "This is mongo!" avec William Duvall, le chanteur d'Alice In Chains, "Black thunder" avec Serj Tankian de System Of A Down et Daniel Laskiewicz des Bad Wolves et "Mother nature" avec la chanteuse Laura Pergolizzi, plutôt connotée pop pour ne pas dire variété. Visuellement, si la pochette reprend le loup-dragon commun à toutes les tirages et le livret abondamment illustré, on y trouve huit cartes, style cartes à collectionner, avec un portrait héroïco-fantastique de chacun des musiciens mentionnant l'élément naturel qui lui est associé, son nom, son surnom (ils en ont tous un), l'instrument dont il joue, sa position sur scène et, cerise sur le gâteau, le nombre de cordes dont dispose l'engin avec lequel il fait un maximum de boucan, de zéro pour le batteur, le percussionniste et le joueur de guimbarde, normal, à six pour la guitare en passant par deux pour les morin khuur, trois pour le tovshuur, qui est donc légèrement différent de sa version plus classique, et cinq pour la basse (the Hu est quand même pour moitié un groupe métal). Je vous l'accorde, ça ne sert à rien, mais c'est drôle et ça fait toujours un petit plus pour l'amateur de bizarreries discographiques que je suis et le grand enfant que je suis resté.

The DEAD BROTHERS : Death is forever (CD, Voodoo Rhythm Records)

C'est un bel aphorisme, c'est vrai, mais je pense que tout le monde à ouï dire que la mort, effectivement, c'est pour toujours, ce qu'on est bien obligés de tolérer vu que, jusqu'à plus ample informé, on n'a pas encore trouvé le moyen d'y échapper, à part Dracula et Lestat, et encore, tout le monde n'est pas d'accord là-dessus. La mort qui vient de rattraper les Dead Brothers avec le décès, tout ce qu'il y a de plus réel, d'Alain Croubalien, le fondateur du groupe en 1994. Né en 1964, Alain Croubalien avait émergé sur la scène rock internationale en 1982 avec les Maniacs, groupe garage légèrement punky qui aura quand même sorti huit albums avant de se séparer définitivement en 1998. Avec les Dead Brothers, Alain Croubalien se tourne vers une musique totalement différente. Le groupe s'inspire des fanfares néo-orléanaises, celles qui accompagnent notamment les enterrements, on pousse le concept jusqu'au bout. De fait, les Dead Brothers se présentent comme une fanfare blues funèbre avec, outre les instruments traditionnels du "rock", guitare-basse-batterie-piano, des engins plus "roots", banjo, scie musicale, tuba, accordéon, violon, mandoline, hélicon, trompette si l'on s'en tient à ceux que l'on peut entendre sur ce dernier album, leur huitième. Dernier dans tous les sens du terme puisque le groupe a décidé de ne pas survivre à son fondateur en se séparant après une ultime mini-tournée hommage. Les Dead Brothers auront été fidèles les uns aux autres jusqu'à la fin. Alain Croubalien est décédé juste après l'enregistrement du disque, mais avant son mixage, il n'aura donc pas eu le temps d'écouter le résultat final, qu'il n'aurait certainement pas renié. Les Dead Brothers ont même porté la révérence jusqu'à mettre en fin d'album le dernier morceau enregistré pour celui-ci, une reprise du traditionnel gospel "Wayfaring stranger", ce qui n'était pas leur volonté primaire et qui constitue donc un léger changement par rapport au projet initial. Un disque majoritairement écrit par Alain Croubalien pour la musique avec le poète allemand Marc Littler pour les textes, qui comprend néanmoins d'autres reprises, "I wrote a booke" du chanteur country américain Blaze Foley et "Amara terra" du chanteur italien Domenico Modugno, tandis qu'Alain Croubalien, seul, a écrit "Down here were I am" et que le multi-instrumentiste Resli Burri, son acolyte de toujours au sein des Dead Brothers, a écrit "Sifflet des mines". Tout au long de ce disque, comme tout au long de leur carrière, les Dead Brothers musardent tranquillement au milieu d'un champ de sonorités et de styles musicaux aux saveurs diverses, blues, gospel, country, rock'n'roll, jazz, sans compter quelques réminiscences de leurs Alpes natales. Le côté sépulcral de leur musique, prégnant depuis le début, prend évidemment ici une dimension particulière, les Dead Brothers accompagnant leurs propres funérailles sur les chemins escarpés des montagnes avoisinantes. On les imagine aisément marchant à pas lents et cadencés derrière le corbillard, hippomobile, conduisant

Alain Croubalian à sa dernière retraite. Même sans le côté exubérant de ses homologues américaines, la fanfare déglinguée des Dead Brothers n'en garde pas moins, dans ces circonstances particulières, une attitude envoûtante et délicieusement magique qui nous la rend toujours aussi attirante. Comme disait Alain Croubalian lui-même : "Si vous avez peur de la mort, vous l'êtes déjà".

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

AA

Fleuve français qui n'aurait jamais accédé à la notoriété sans l'invention d'un banal loisir devenu une véritable institution ludique, les mots croisés. Honnêtement, avec un nom aussi ridicule et une longueur non moins grotesque de 89 kilomètres seulement, comment voulez-vous figurer au chapitre hydrographique d'un manuel de géographie de l'école publique ? En plus, l'Aa n'a rien trouvé de mieux que de se jeter dans la Mer du Nord, pas franchement le plan d'eau le plus sélect bordant les côtes hexagonales. L'Aa aurait voulu amplifier son côté burlesque qu'il ne s'y serait pas pris autrement. La Loire, la Seine, le Rhône, voire le Rhin, en voilà des fleuves qui ont de la gueule et dont les riverains peuvent s'enorgueillir d'un certain prestige à revendiquer leur localisation. Mais l'Aa ! Ah ! Ah ! A-t-on envie de répondre prestement à un Audomarois (qui ne doit pourtant pas se marrer tous les jours) quand on lui demande quelle rivière traverse sa ville. Nous ne sommes pas tous égaux face la géographie.

Quand on approfondit un peu plus le sujet, ça ne s'arrange pas vraiment. En géologie, l'aa désigne une coulée de lave hawaïenne à la surface chaotique. Bof ! Mais il y a pire puisque l'acronyme AA (sans point pour le ponctuer) n'est rien d'autre que le petit nom des Alcooliques Anonymes, ce qui, franchement, craint un max, sauf si l'on est soi-même poivrot au dernier degré, auquel cas, de toute façon, on s'en tape la cirrhose.

À vrai dire, le seul intérêt de l'Aa c'est de permettre au verbicruciste patenté d'accoler deux "a" dans son damier à géométrie variable sans avoir besoin de rançonner le dictionnaire pour le forcer à lui donner satisfaction, une occurrence pas si courante en français, avec souvent pour définition invariable le sempiternel "premier fleuve de France", je vous laisse savourer la litote. L'avantage pour celui qui cherche ensuite à décrypter la grille codée c'est que, avec la force de l'habitude, il trouve illico le mot. Même si ça n'est pas un gage de facilité pour compléter son loto lexical, ça peut néanmoins aider. Quant à savoir pourquoi l'Aa s'appelle l'Aa, on se heurte à de tortueuses circonlocutions hydronymiques. Que je m'en vais vous exposer, à vous de vous en débrouiller. Durant le Haut Moyen-Âge, le fleuve s'appelait, selon les sources (c'est le cas de le dire), Agnona, Agniona ou Ennena. À croire que c'est un môme de trois ans qui l'a baptisé. Au Moyen-Âge, il devient Enula puis Enela. Le nom final d'Aa vient du proto-germanique *ahwō* qui désigne une "rivière" ou, plus généralement, des "eaux", une racine qu'on retrouve dans le néerlandais "aa" qui qualifie un "cours d'eau". Vu la localisation géographique de l'Aa, il n'y a finalement rien d'étonnant à ce que le fleuve ait piqué son nom à cette langue puisqu'on a bien dû parler flamand en quelques occasions dans cette région qui a longtemps dépendu des comtes de Flandre et qui a souvent fait l'objet de bisbilles entre la France et les Pays-Bas, ou Provinces Unies comme la région s'est aussi appelée. D'ailleurs, en 1782, l'Encyclopédie méthodique de géographie moderne ouvre sa notule concernant ce fleuve par ces mots : "Aa, rivière des Pays-Bas", on ne peut pas être plus clair. Plus loin, cette même Encyclopédie précise que le nom Aa est une dégradation du mot latin *aqua* qui veut dire "eau" comme chacun s'en doute, ce qui, semble-t-il, n'est pas exact comme on l'a vu plus haut. En presque 250 ans, les spécialistes ont eu le temps de creuser leurs recherches, et de se creuser la cervelle par la même occasion, et de réviser leur jugement.

Aujourd'hui, l'Aa sert de frontière administrative entre les départements du Nord et du Pas-De-Calais, il a au moins cette utilité. Quand on le franchit, on sait de quel côté du pays chti on se trouve, si tant est que ça puisse nous intéresser, l'accent devant y être identique d'une rive à l'autre, c'est-à-dire incompréhensible pour le commun des mortels et des autres Français. Un patois qu'on devait sûrement déjà parler durant la préhistoire, d'où le fait qu'il n'a guère évolué depuis, si l'on en croit les fouilles archéologiques qui ont permis de découvrir, dans une ancienne anse du fleuve, des os de mammouths, de rhinocéros laineux, de rennes, de cerfs élaphe, de bisons ou de chevaux, le tout en abondance. Personne n'a dû mourir de faim dans le coin à cette époque, c'est déjà ça. Par la suite, deux tribus gauloises se succèdent sur les rives de l'Aa, les Morins puis les Ménapiens qui résisteront deux ans aux assauts de Jules César

avant de se soumettre, comme tout le monde – à part un petit village perdu à l'ouest de la Gaule, mais c'est une autre histoire. Un Jules César qui pourrait avoir fait construire une quarantaine de navires dans un golfe naturel, entre Arques et Saint-Omer, en vue de son projet d'invasion de la Bretagne (Grande-Bretagne actuelle). Assez loin de la mer donc, mais, du coup, à l'abri de ses tempêtes. Après les Romains, les autochtones voient passer les Francs puis les Vikings qui remontent le fleuve pour attaquer les abbayes construites sur ses berges, notamment celle de Saint-Bertin à Saint-Omer (ou Sithiu comme s'appelait la ville à l'époque). Ensuite, de par sa position frontalière entre comtés de Flandre et d'Artois, entre Royaume de France et Pays-Bas espagnols, l'Aa va souvent voir l'eau de son lit se mêler de sang du Moyen-Âge à la Renaissance. Quitte à voir le fleuve rougir, ses riverains auraient sûrement préféré le voir se teinter de picrate, mais on ne leur a jamais vraiment demandé leur avis. Du sang d'un peu toutes origines, français, flamand, espagnol, anglais, le fleuve n'est pas raciste sur ce point. Ensuite, il faudra surtout attendre le XXe siècle pour revoir des belligérants dans les parages, pendant la Première Guerre Mondiale, comme dans tout le quart nord-est de la France, et pendant la Seconde Guerre Mondiale, comme dans tout le pays, quand les Allemands établissent six têtes de pont sur l'Aa en mai 1940, leur permettant de piéger un million de soldats alliés dans la nasse ainsi créée et les refoulant sur Dunkerque d'où beaucoup pourront rejoindre l'Angleterre. Ils auront ainsi eu plus de chance que les mammouths et les rennes préhistoriques qui, aujourd'hui, seraient probablement morts rien qu'en mettant un sabot dans les eaux de l'Aa dont la qualité oscille entre passable et médiocre. La cause ? Comme d'habitude, l'agriculture intensive et l'industrialisation à outrance, papeterie notamment, jusqu'à la centrale nucléaire de Gravelines à son embouchure. Largement de quoi hésiter à y faire trempette, même par temps de canicule extrême, même bourré comme une baleine, une bestiau qui aurait, de toute façon, bien du mal à en remonter le cours si le dérèglement de son GPS interne lui intimait l'ordre de prendre cette voie sans issue.



Arsène OBSCÈNE & the LOOZERS : Raw pops (CD, Dangerhouse Skylab/Mono-Tone Records)

Arsène Obscène & the Loozers est un trio niçois qui semble directement sorti d'un cachot où le régime pain sec et eau leur aurait vraiment donné les crocs au point de vouloir tout bouffer maintenant qu'ils ont abandonné les rats et les araignées. En à peine plus de deux ans, "Raw pops" est le troisième album d'Arsène Obscène & the Loozers qui pratiquent un punk'n'roll au plus près des racines. Si vous pensez aux Ramones, vous avez de fortes chances de gagner le gros lot. Le disque va tellement à l'essentiel que tous les morceaux sont sous les deux minutes, à l'exception de l'unique reprise, "Hey Joe" de Billy Roberts, qu'on connaît surtout grâce à Jimi Hendrix, excepté que la version d'Arsène Obscène & the Loozers n'a pas grand-chose à voir avec aucune des interprétations précédentes, s'emboîtant parfaitement dans la couleur musicale d'ensemble de l'album. Arsène Obscène & the Loozers manient aussi l'humour avec la délicatesse d'un apprenti chimiste la nitroglycérine comme en témoignent leurs pseudos, Arsène Obscène donc, Raoul Misanthrope et Le Marshall, qui, étant batteur, est donc le seul à ne pas en avoir besoin, d'un Marshall, sans compter que je parierais gros sur le fait qu'il n'est sûrement pas shériff non plus. Notons que tous trois ont fait partie, dans une autre vie, des Electric Mormons (formés en 2002), ce qui doit probablement expliquer pourquoi ils peuvent nous

pondre autant de disques en aussi peu de temps, les gonzes doivent se comprendre au doigt et à l'œil sans même avoir besoin de parler, ce qui est plutôt pratique quand on boit une bière, pourquoi perdre du temps en futilités quand fait dans le vital ? Si ce nouvel album a été élaboré en trio, il s'agit là d'un état plutôt récent puisque, sur les deux précédents, le groupe était quatuor, un cheminement inverse à celui d'une poignée de mousquetaires célèbres. Quant à la décennie précédente, les années 2010, elle avait vu Arsène Obscène sortir cinq albums et autant de EP en parfait solitaire, de quoi s'établir une enviable réputation de gentleman pas si cambrioleur que ça.

Les WAMPAS : Tempête, tempête (CD, Verycords - verygroup.fr)

Aïe ! Ça commence mal, par un meurtre, un pauvre type qui vient de buter son voisin pour un magret de canard. C'est sûr qu'on a connu plus glamour et plus lyrique comme sujet de chanson. Mais bon, en même temps, Didier Wampas a toujours eu des fréquentations bizarres, il doit les attirer, même désormais installé dans le sud. On ne voit pas bien pourquoi ça changerait maintenant, au bout de quarante ans. Alors du coup, c'est "L'avocat" qui ouvre ce nouvel album. Pour compenser, ça enquille sur une déclaration d'amour, soufflant ainsi le chaud et le froid. Même si, personnellement, je n'adhère pas spécialement à l'objet de l'adulation de Didier, Mike Love, le chanteur des Beach Boys. Outre le fait que, à part les premières années surf, les Beach Boys sont vite devenus un groupe chiant, Mike Love n'est quand même pas le personnage le plus sympathique de la bande. Les Beach Boys, ça reste Brian Wilson et ses frelus. Mais comme ces derniers, Dennis et Carl, sont aujourd'hui décédés et qu'Al Jardine, dégoûté par la tournure prise par les événements au sein du groupe, a préféré jeter l'éponge, Mike Love a beau jeu de s'autoproclamer seul et unique légataire testamentaire, Brian, cramé aux acides depuis pas loin de six décennies, ne risque pas de lui contester ce statut. De là à lui faire une déclaration aussi enflammée, "Mike Love I love you", il y a un pas que seul Didier Wampas était capable d'oser. Après tout, il était tout aussi fan transi de Johnny Hallyday, ça découle d'une certaine logique cette fascination pour les burnes. Et puisqu'on est dans le grand déballage intimiste, il y a aussi le cyclisme au programme de ce nouvel album avec pas moins de deux chansons consacrées à ce sport de junkies, je veux dire plus junkies que les autres sportifs. Reconnaissons au moins à Didier Wampas une constance certaine dans ses centres d'intérêt. Pour le reste, deux constatations s'imposent. La première c'est que, au fil du temps et des albums, Didier Wampas chante de mieux en mieux, ou de moins en moins mal pour les spécialistes du verre à moitié vide. Compte tenu du niveau vocal moyen de la variété franchouillarde, Didier Wampas confirme à chaque album qu'il reste largement au-dessus du lot, plutôt rassurant en soi. La seconde constatation, c'est que les Wampas font toujours du rock'n'roll, du bon, du séminal, du qui n'a peut-être rien inventé - en même temps, qui crée encore quelque chose d'essentiel de nos jours, après Platon, François Villon, Léonard de Vinci, Friedrich Wilhelm Murnau et Eddie Cochran, hein ? - mais foutrement bien gaulé, à la louche 87-68-92. Du rock'n'roll d'oiseau de proie, aux attaques incisives et imparables. Il faut dire que, individuellement, tous sont des cadors sur leurs instruments respectifs. Ce qui les autorise par ailleurs à envoyer quelques trucs un peu plus lents sans friser le ridicule. Ça non plus ça n'est pas donné à tout le monde, hélas. Ajoutez à cela le fait que l'album est produit par Lionel Limiñana et vous arrivez à une sorte de sublimation alchimique propre à leur faire trouver la pierre philosophale si l'envie leur en prenait. Je suis sûr que Didier Wampas serait capable de tenter le coup, rien que pour le fun. Quant au résultat potentiel, je préfère ne pas me risquer à un pronostic quelconque, des fois qu'il parvienne à trouver l'origine des trous noirs ou la localisation de l'Atlantide... C'est tout le Comité Nobel qui serait bon pour l'EHPAD.

HEADS UP : The way of the cure (CD, M&O Music)

Ce groupe dénote un peu au catalogue du label métal M&O Music avec son skatepunk en haillons aussi débraillé qu'un festivalier estival dans un champ ratatiné par une armée de rangeos à peine domestiquées. Ce quarteron de pois sauteurs branchés sur le 220 semble doté du même humour potache que NOFX, de la même énergie que toute l'écurie Fat Wreck agglomérée en un seul groupe, de la même dérision nonsensique que Cartman et Kenny ou Jay et Silent Bob ("A song for people who hate punk rock and countryside", "Lost in your bullshit"), c'est dire si on ne s'ennuie pas vraiment à l'écoute d'un disque qui, en outre, prend un malin plaisir à exploser tous les radars, même ceux spécialement calibrés pour gauler un Rafale en goguette ou une fusée Ariane en plein spasme érectile. Ce

panier à salade ne fait même pas sa demi-heure pour dix titres (je vous fais grâce de l'intro) de pur fast-food musical, sûrement influencé par leur pire cauchemar, se faire attaquer par un hamburger carnivore (cf la pochette du disque) qui salive aussi salement que les geeks qui, habituellement, les boulootent avant de se faire trouer la panse par les saloperies chimiques qui les constituent. "The way of the cure" est le premier album de Heads Up, un peu flemmards les gugusses qui sont quand même ensemble depuis une décennie. Jusqu'à présent, ils n'avaient sorti que trois EP, des habitués de l'éjaculation précoce autant que faciale, quoi de plus normal pour des ados (très) attardés. Avantage, il peuvent remettre le couvert plus souvent que la normale, comme ils peuvent enquiller leurs chansons sans débander devant un parterre choisi de fans en extase, du moins est-ce ainsi que je m'imagine un de leurs concerts, simplement en écoutant leur disque. Et je ne vois pas pourquoi il en irait autrement avec une musique aussi jouissive. Une musique qui vous file la banane, et pas seulement dans le slibard. Heads Up, c'est back to the future, retour aux délicates années 90 quand le punk se réinventait en shorts trop longs et en roulettes trop bien huilées.

6EXHANCE : Et in cacophonia ego (CD, P.O.G.O. Records)

6Exhance est du genre à tendre le bâton pour se faire battre en donnant pour titre à son premier album ce terme latin qui, traduit en bon français, voudrait dire quelque chose comme "et je suis dans la cacophonie". En effet, la cacophonie a tout du sujet qui fâche en matière de musique. Qu'est-ce qui est cacophonique et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Ou, plus généralement, d'un point de vue philosophique, qu'est-ce que la cacophonie ? En fait, comme tout ce qui a trait à la subjectivité, ce qui est cacophonique pour certains ne l'est pas forcément pour d'autres, et inversement. Le trio belge 6Exhance, probablement pour brouiller les pistes et désamorcer la bataille d'Hernani qui pourrait en découler, choisit donc d'employer ce mot dans le titre de son disque, belle preuve d'auto-dérision. Il est évident que si vous ne goûtez guère le math-rock, le free jazz, le métal dézingué et/ou la musique industrielle, les sonorités qui se dégagent de cet album risquent fort de ressembler à de la cacophonie pour vos chastes pavillons patinés au chant grégorien ou à la Céline Dion de supermarché. En revanche, si vous appréciez tout ou partie de ces différents styles, il y a fort à parier que ce disque vous parle, à défaut de murmurer à votre oreille, que vous soyez cheval ou pas. 6Exhance est un attelage improbable unissant, sous le même licou, un guitariste (avec basse en option), un saxophoniste et un batteur, tous issus de la scène underground belge, et plus précisément d'une scène propice à l'élaboration de musiques dites "difficiles". La réunion de ce brelan d'artistes atypiques ne pouvait donc que donner une musique explosive. En gros, derrière une batterie math-rock déstructurée, une guitare métallique en fusion et un saxophone free jazz en roue très libre, pour ne pas dire erratique, se tirent une bourre digne d'un "Cannonball" chaotique et anarchique. Nappez le tout d'une voix, celle de Peter Verdonck, le sax, arrachée au plus profond du Tartare, digne d'un Titan enchaîné depuis des éons, donc un tantinet vénère, vous aurez la quintessence d'un rock'n'roll aussi peu avenant qu'un psychopathe en pleine crise de confession mystique. Pourtant, la musique de ces fous furieux de 6Exhance vous prend aux tripes tant elle véhicule de franchise et d'énergie. D'ailleurs, pour mieux souligner leur propos, les trois musiciens ont choisi des verbes pour titrer leurs sept morceaux, "Feuler", "Ahaner" ou "Sourdre" sont assez explicites, tandis que "Nourrir" et "Minauder" sont plutôt dans le suggestif et le double-entendre. Au passage, ils inventent deux néologismes, "Nosographier", avec cette volonté de cartographier méthodiquement ces maladies mentales dont ils voudraient nous persuader qu'ils en sont atteints, et "Péroraisonner", qui pourrait s'appliquer à leur façon de triturer et violenter leurs instruments en une musique aussi volubile que persuasive. Avec la découverte de 6Exhance, l'année 2023 se termine en beauté pour mon hémisphère droit. Je n'en demandais pas tant.

